

Bernard Dorival

Livret d'hommage

Préface

J'ai longtemps hésité à susciter un livret en mémoire de Bernard, mon mari, mon amour. Je crois qu'il n'aurait pas aimé cela, lui qui, nourri de la Bible, de Pascal, des Jansénistes, pensait que « Vanités des Vanités, tout est Vanité ».

Poussée par nos enfants et nos petits-enfants, j'ai pris conscience de l'importance symbolique de la transmission de la *trace* laissée sur terre par Bernard, du devoir de le faire demeurer au milieu de nous pour qu'il ne soit pas dans l'oubli et que les générations à venir, notre future descendance, puissent savoir qui était cet ancêtre.

Bernard, être très réservé quand il ne connaissait pas ou peu les gens, était en revanche très sensible, très aimant, plein d'humour avec sa famille, ses amis, ses élèves. C'était un tendre.

Bernard était un gros travailleur. Je m'en aperçois en essayant de reconstituer son œuvre.

Bernard avait la Foi en Jésus Ressuscité, et lorsque nous parlions de la mort, de notre mort — il espérait bien mourir avant moi —, sujet non tabou chez nous, il était serein, trouvant que c'était merveilleux de se savoir aimé personnellement par le Christ. Nous nous reportions souvent à cette phrase de saint Augustin : « La mesure d'aimer est d'aimer sans mesure ».

Bernard ne s'est jamais plaint de la perte progressive de la locomotion, qui ne lui permettait plus, la dernière année, d'aller voir des expositions, lui

qui en a tant organisé. Heureusement, il avait conservé toute son intelligence et sa prodigieuse mémoire, dont nous avons profité jusqu'à son décès. Il lisait énormément, surtout des livres d'histoire, des écrits sur l'art, des romans, et il continuait à travailler Philippe de Champaigne. Mais j'ai remarqué que, les trois derniers mois de sa vie, il ne faisait que *relire* : Pascal, Racine, Mauriac, Bernanos. Il recevait peu de visites, presque tous ses bons amis l'avaient précédé dans la mort, et les autres, âgés, ne se déplaçaient plus guère. Sa sœur Janine venait quelquefois passer un moment avec lui, ce qui lui faisait très plaisir.

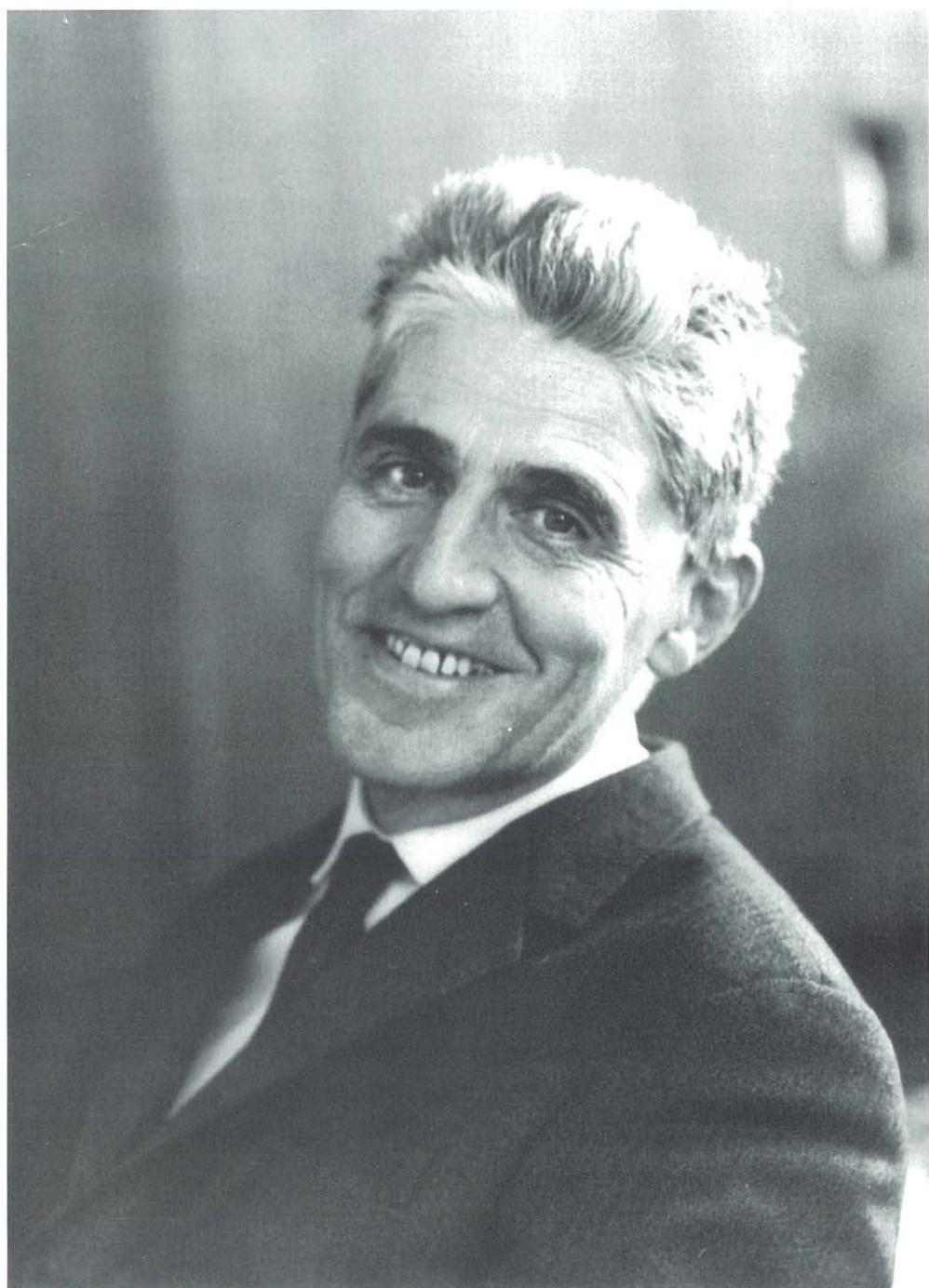
Mais je sentais que Bernard ne se projetait plus dans l'avenir. Un jour, il m'a dit que, depuis deux ans, il faisait beaucoup d'efforts pour continuer à vivre, afin de ne pas me laisser trop tôt seule ; alors j'ai compris qu'il ne tarderait pas à s'en aller. Cette lutte pour vivre était la plus belle preuve d'amour qu'il pouvait me donner, après presque soixante ans de vie commune.

La mort est venue, cruelle et mystérieuse. Bernard, abandonnant son cadavre à la terre, est entré dans la vie nouvelle : je ne puis croire que son *être*, ce qui a fait qu'il était lui et pas un autre, sa pensée, sa sensibilité, ses joies, tout ce qui est de l'ordre de la conscience, aient disparu à tout jamais.

Il m'a laissé une merveilleuse famille qui m'entoure beaucoup, et cette phrase de saint Benoît, que nous méditions depuis quelques années : « Dieu prolonge les jours de notre vie comme une trêve, parce qu'il est bon et qu'il attend que nous devenions meilleurs ».

Merci à tous ceux qui ont participé à cet hommage, famille, amis, anciens collègues, anciens élèves. Je regrette seulement quelques défections. Merci à notre fils Gilles et à notre petite-fille Camille, qui ont pris une part très active à la réalisation de ce livret.

Claude Dorival



Le texte qui suit reproduit, à quelques détails près, la notice envoyée à l'Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure, dont Bernard Dorival avait été l'élève de 1934 à 1937. Il avait demandé à son épouse Claude que la notice le concernant fût rédigée par leur fils aîné, Gilles, lui-même élève de l'Ecole normale supérieure de 1965 à 1970.

Bernard Dorival est né le 14 septembre 1914 dans un milieu de collectionneurs et d'artistes. La famille de sa mère, Suzanne Beurdeley (1889 – 1943), accède à l'aisance vers 1830 : originaire de Bourgogne, son trisaïeul, Jean Beurdeley (1772 – 1853), qui avait fait la campagne de Russie comme maréchal des logis, est un modeste tapissier et marchand de meubles de la rue Saint-Honoré quand, grâce à un legs fait à ses enfants par un Anglais, il peut acheter le Pavillon de Hanovre. C'est là qu'en 1840 son fils Alfred (1808 – 1883) est « marchand de curiosités ». Il devient un marchand de tableaux important, comme le montrent les neuf ventes qu'il organise, à Paris ou à Londres, entre 1846 et 1868. Dans le même temps, il est un ébéniste d'art en vue, qui obtient la médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. A sa mort, ses collections d'objets d'art sont dispersées lors de quatre ventes.

Son fils, prénommé lui aussi Alfred (1847 – 1919), est un célèbre fabricant de bronzes et d'ébénisterie d'art, dont les œuvres sont admirées lors des Expositions universelles d'Amsterdam (1878) et de Paris (1889). C'est aussi un collectionneur passionné de tableaux et de dessins. Mais ses moyens financiers ne lui permettent pas de rivaliser avec les collectionneurs les plus fortunés : il doit se contenter de quelques toiles des grands maîtres et accorder une place privilégiée aux « petits maîtres » du XIX^e siècle. A la mort de sa femme, en 1895, il ferme sa fabrique, dont il vend les modèles, et il se défait d'environ 11 000 dessins et œuvres d'art. Remarié en 1899, il reconstitue une énorme collection de tableaux, de dessins et d'estampes, qui seront dispersés à sa mort lors de dix-neuf ventes entre 1920 et 1922. Le fils

né de son second mariage, Marcel (1899 – 1978), demi-frère de Suzanne Beurdeley et avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, rachète une petite partie de la collection de son père et décide de la compléter. Sous l'influence de son neveu Bernard, il l'ouvrira à la modernité, notamment aux peintres abstraits.

Comme les Beurdeley, les Dorival forment une famille parisienne depuis plusieurs générations, mais elle est plus modeste financièrement. Un des oncles de Bernard, Géo, est un affichiste renommé, qui, par son mariage, deviendra le directeur du journal *Le petit écho de la mode*. Le père de Bernard, André (1886 – 1956), est premier prix de piano du Conservatoire national de Paris. Il doit mettre un terme à sa carrière de soliste au moment où il se marie. En fait, Bernard ne l'a connu qu'en 1919, à la fin de la guerre où il avait été mobilisé, blessé, puis longuement soigné. Comme beaucoup d'autres jeunes garçons de l'époque, Bernard a été élevé par des hommes âgés et des femmes, dans son cas une mère et une grand-mère très aimées. De ces années, il gardait le souvenir vivace de la cave aménagée où les membres de la famille se réfugiaient lors des bombardements allemands.

Son père reste dans le monde musical, puisqu'il s'occupe des tournées à l'étranger des premiers prix du Conservatoire de Paris. Il continue à jouer pour ses amis et lui-même, et mon père m'a souvent raconté qu'il ne pouvait pas entendre la sonate de Franck sans pleurer, car il se rappelait qu'enfant, il écoutait son père l'improviser tandis que lui-même, censé dormir, était caché sous la tenture recouvrant le piano à queue. André Dorival aimait les musiques française et germanique. Son dieu était Richard Wagner. Il était ami avec André Messager et Maurice Ravel. En revanche, il n'aimait pas l'opéra italien, Verdi (à l'exception de *Falstaff*) et Puccini. Bernard a hérité des goûts musicaux d'André, à l'exception de Wagner. Mais il appréciait aussi Offenbach. Dans la musique du XX^e siècle, il écoutait volontiers Bartok, Berg, Debussy, Dukas, Dupré, Falla, Fauré, Honegger, *Le chant de la terre* de Mahler, Messiaen, Milhaud, Poulenc, Prokofiev, Ravel, Roussel, Schoenberg, Richard Strauss, Satie, le premier Stravinsky, Varese. En revanche, il n'avait guère de goût pour Boulez, Chostakovitch, Stockhausen ou Xenakis.

A son père, Bernard doit aussi son amour de la montagne. André a séjourné pour la première fois à Saint-Gervais-les-Bains, en Haute-Savoie, en 1904. Plus tard, il est devenu président de la section Paris-Chamonix du Club alpin français et, tous les ans jusqu'en 1955, l'année précédant son

décès, il faisait l'ascension du Mont-Blanc dès son arrivée à Saint-Gervais au moment des vacances et inspectait les divers refuges que gérait le Club alpin. La sœur de Bernard, Janine (née en 1920), était la marraine d'un de ces refuges. Légèrement sujet au vertige, Bernard n'a pas été un alpiniste des parois et des hauts sommets, mais il a beaucoup arpenté la moyenne montagne de son pas de montagnard, ample, lent et régulier, puis, quand l'âge est venu, dans quelque jeep ou autre quatre-quatre.

Saint-Gervais a été aussi le lieu d'une amitié indéfectible. Les Dorival y ont fait connaissance des Bauer. Le père, Edmond, que l'on appelait Piche, était professeur de physique à la Sorbonne et a été de ceux qui ont fait connaître en France les travaux d'Einstein. La mère, Renée, dite Tamine, a été une véritable grand-mère pour mes frères, ma sœur et moi-même. Leur fils aîné, Michel, qui est mort en déportation, était peut-être le meilleur ami de mon père. Les trois autres enfants, Anne-Marie et les jumeaux Jean-Pierre et Etienne, ont tous été de grands résistants, chacun dans une mouvance différente, Anne-Marie proche de Jean Moulin, Jean-Pierre rallié à Londres, Etienne lié au Parti communiste. Mon père a souvent caché Etienne pendant la guerre.

Bernard suit sa scolarité au lycée Carnot. Les matières scientifiques l'intéressent modérément. En revanche, il se passionne pour la littérature française et l'histoire. Ses goûts le portent plus particulièrement vers le XVII^e siècle français, notamment le milieu de Port-Royal. Il est capable de réciter plusieurs tragédies de Corneille et de Racine par cœur, ainsi que des pages entières de Pascal. Au concours général, il obtient le premier accessit de français en 1930 et le premier prix d'histoire en 1931. Dès lors, le chemin est tracé. Elève d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Condorcet, il est admis à l'École normale supérieure en 1934. Une vive amitié le lie à Jean Bousquet, son aîné de quelques années, qui lui a fait connaître un étudiant de la Sorbonne, le futur historien des Vandales, Christian Courtois, qui devait devenir l'un de ses meilleurs amis. Plusieurs de ses camarades de promotion resteront des proches pour la vie : François Chamoux, Paul-Marie Duval, Jacques Voisine. Sa vocation pour l'histoire de l'art s'affirme à ce moment-là : il lit les ouvrages d'Emile Mâle, suit les cours d'Henri Focillon et de Pierre Lavedan, fait la connaissance de Louis Hauteœur, dont il restera toujours proche. Plus tard, il suivra le séminaire d'Ignace Meyerson, qui a beaucoup compté dans sa réflexion. En 1935 – 1936, il rédige un diplôme d'études supérieures sur les représentations peintes de saint Jérôme et, à

cette occasion, réunit une documentation photographique d'une ampleur exceptionnelle qui fait l'admiration de son camarade Chamoux. En 1937, il est agrégé des lettres et est nommé professeur de première au lycée de Laon, ville dont l'admirable cathédrale le fascine.

Cependant, il garde des attaches avec l'Ecole normale, par le biais des Equipes sociales de Robert Garric, qui attirent bon nombre des élèves « talas »¹. C'est grâce aux Equipes sociales qu'il fait la connaissance d'élèves plus jeunes que lui, comme Philippe Rebeyrol, futur ambassadeur de France, Pierre Golliet, futur oratorien et professeur à l'Université de Nîmègue, Gilles Chaîne, résistant mort en 1944, à qui je dois mon prénom, ou Maurice Besset, qu'il contribuera à faire venir au musée national d'Art moderne au début des années soixante.

Grâce aux Equipes aussi, son catholicisme, marqué par le jansénisme, le refus des valeurs mondaines et un certain gallicanisme, acquiert une dimension d'ouverture sur la société et, plus tard, sur le tiers-monde. Ses contacts avec le père dominicain Boisselot, qui anime le journal *Sept*, et avec François Mauriac, dont il admire l'œuvre et qu'il consulte régulièrement, aident aussi à cette évolution. S'il apprécie pour une part le pontificat de Pie XI, il porte un jugement sévère sur celui de Pie XII. Plus tard, il est en phase avec le grand vent que font souffler Jean XXIII et le concile de Vatican II sur une Eglise qu'il juge trop centrée sur elle-même et insuffisamment soucieuse des pauvres. Cependant, Bernard ne sera jamais un catholique de gauche. Ce qui le mobilise, c'est la transmission de la foi : il forme plusieurs catéchumènes qui garderont avec lui des relations empreintes d'affection et de respect. Au fond, il se méfie des discours sur la justice sociale, qui, pour lui, aboutissent trop souvent à la mise en place de totalitarismes. Au lendemain de la guerre, il est proche du Mouvement républicain populaire (MRP). Puis il sera un fidèle électeur du général De Gaulle, chez qui il discerne une volonté d'ouverture sociale et dont il apprécie l'action décolonisatrice, mais aussi le sens de la grandeur de la France. En 1969, à la suite de l'échec du référendum, il deviendra, comme beaucoup, un orphelin de De Gaulle. S'il tolère Pompidou, peut-être parce que c'est un archicube², il juge Giscard avec sévérité, il qualifie Mitterrand de « François III » et Chirac lui apparaît dénué de toute conviction.

¹ Dans le jargon des normaliens, les « talas » sont ceux qui vont à la (tala) messe.

² Les archicubes sont les anciens élèves de l'Ecole normale supérieure.

Après l'année passée au lycée de Laon (1938 – 1939), Bernard est nommé pensionnaire de la fondation Thiers. Au moment de la déclaration de guerre, comme il est réformé depuis 1934, il ne peut être mobilisé. A la rentrée de 1939, il s'apprête à rejoindre le lycée du Val André, annexe du lycée de Rennes, quand il est nommé pensionnaire de la Casa Velasquez à Madrid (décembre 1939). En février 1940, il devient professeur à l'Institut français et au lycée de Barcelone. Il profite de cette année passée en Catalogne pour apprendre le castillan (l'usage du catalan est alors sévèrement réprimé).

En 1941, sa carrière connaît une réorientation d'importance. Il quitte le monde de l'éducation publique pour celui des musées. Le 1^{er} janvier 1941, grâce à Louis Hauteœur, il est nommé chargé de mission au musée national d'Art moderne (MNAM), qui n'a plus de conservateur depuis que Jean Cassou a été révoqué par Vichy en septembre 1940. En mai de la même année, il devient conservateur adjoint du même musée. Ses goûts artistiques pour « l'art dégénéré » lui valent d'être violemment pris à partie par la presse vichyssoise. Lorsque les collections du Louvre sont évacuées en province, il rejoint le château de Cheverny, qui abrite une partie d'entre elles. A la Libération, il est appelé à remplir des missions culturelles officielles en Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Pays-Bas, puis, en août 1946, il est détaché à l'Unesco, à Londres, comme conseiller dans la section de la Culture. Mais il démissionne au bout de six mois et reprend ses fonctions de conservateur adjoint du MNAM auprès de Jean Cassou, qui a retrouvé son poste en 1945. Les deux hommes s'estiment profondément et l'écart générationnel qui les sépare³ leur permet de se compléter fort bien et de définir une politique d'enrichissement des collections intelligente et ouverte. En près de vingt ans de travail commun, jusqu'en 1964, ils vont constituer un des plus importants musées d'art contemporain au monde, en dépit de moyens budgétaires limités, principalement grâce aux datations, aux donations et aux legs des artistes et des collectionneurs. En 1967, après le départ de Jean Cassou, Bernard Dorival devient conservateur en chef du MNAM.

L'entrée dans le monde des musées ne coupe pas Bernard Dorival de l'enseignement. Dès octobre 1941, il est professeur suppléant à l'Ecole du Louvre. Puis il occupe la chaire d'histoire de la peinture française moderne

³ *Jean Cassou est né en 1897 et mort en 1986.*

de 1942 à 1946 et de 1956 à 1965, et la chaire d'histoire de la peinture française ancienne de 1946 à 1954. Ses élèves gardent un souvenir très vif de ses cours, à la fois clairs, informés et brillants. C'est là qu'il a formé des jeunes femmes et des jeunes gens de qualité, dont certains l'assisteront dans ses fonctions de conservateur, et qui vont devenir à leur tour des conservateurs réputés : notamment Françoise Cachin, Françoise Debaisieux, Jean-Luc Dufresne, Danièle Giraudy, François Gobin, Michel Hoog, Michel Laclotte, Bernard de Montgolfier, Mady Ménier, Denis Milhau, Thérèse Picquenard, Gérard Régnier, Daniel Ternois. Il exerce aussi ses talents de pédagogue dans les nombreuses conférences qu'il donne en France et dans une quinzaine de pays d'Europe, en Amérique latine, au Canada, au Maroc, en Inde et au Japon, un pays qui lui sera particulièrement cher.

C'est à l'École du Louvre qu'à la rentrée 1942, il rencontre une étudiante de huit ans sa cadette, Claude de la Brosse, qui va devenir sa femme. Claude exercera la profession de psychothérapeute et de thérapeute de couple. De leur mariage, célébré en mai 1944, vont naître quatre enfants : Gilles (né en 1945, professeur d'Université), Anne (née en 1946, psychothérapeute), Pascal (né en 1949, dirigeant d'entreprise) et Jérôme (né en 1950, compositeur et musicologue). A leur tour, ces quatre enfants vont donner à Bernard et Claude treize petits-enfants et une arrière-petite-fille⁴. La vie professionnelle entraîne certains d'entre eux loin de Paris. Mais tous se retrouvent soit à Paris, dans l'appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs, pour les fêtes et les anniversaires, soit à Soulaire, près de Chartres, dont Bernard ne se lassait pas de faire admirer la cathédrale à tous les amis de passage, soit, surtout, à Saint-Gervais, qui était le lieu de retrouvailles favori, l'hiver pour le ski, l'été pour les balades. Bernard a voulu y être enterré aux côtés des ses parents.

Bernard Dorival savait et disait volontiers qu'on ne pouvait échapper à son temps. Il m'a souvent confié qu'à partir des périodes op'art et pop'art, il avait senti que le monde de la peinture lui échappait. Il était l'homme de l'art abstrait européen et des mouvements qui l'ont précédé ou accompagné, les nabis, le fauvisme, le cubisme, l'expressionnisme, le dadaïsme, le surréalisme. Cependant, il connaissait bien l'histoire générale de la peinture française, à laquelle il consacra son premier livre publié en 1942, *La peinture*

⁴ Une deuxième arrière-petite-fille, Clara, est née depuis le décès de Bernard.

française ; en 1953 et 1961, il dirigea *Les peintres célèbres* en deux volumes. Mais très vite ce fut la peinture française et européenne de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle qui retint principalement son attention : entre 1943 et 1946, il publie les trois tomes des *Étapes de la peinture française contemporaine* ; d'autres livres importants suivront : *La belle histoire de la fée électricité de Raoul Dufy*, Paris, 1953 ; *Cinq études sur Georges Rouault*, Paris, 1956 ; *Les peintres du XX^e siècle* (volume 1 *Nabis, fauves, cubisme* ; volume 2 *Du cubisme à l'abstraction*), Paris, 1957 ; *L'École de Paris au musée d'Art moderne*, Paris, 1961 ; *Peintres contemporains*, Paris, 1964 (tome 3 des *Peintres célèbres*) ; *Le dessin dans l'œuvre d'Antoine Pevsner*, Paris, 1965 ; *Du réalisme à nos jours*, quatrième tome de l'*Histoire de l'art* de l'Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1969. Il publie également des catalogues d'exposition, ainsi que de très nombreux articles et préfaces.

Parmi les artistes du XX^e siècle, il mettait peut-être au dessus de tout Pierre Bonnard, Paul Cézanne (auquel il consacra un livre en 1948, *Cézanne*), Paul Gauguin (dont il publia le *Carnet de Tahiti* en 1954), Henri Matisse et Auguste Rodin. Parmi les peintres français ou ayant fait leur carrière en France, il admirait Georges Braque, Marc Chagall, Robert et Sonia Delaunay (à chacun desquels il consacra une étude), Maurice Denis, André Derain, Ferdinand Desnos, Kees Van Dongen, Marcel Duchamp, Raymond Duchamp-Villon, Raoul Dufy, André Dunoyer de Segonzac, Max Ernst, Roger de la Fresnaye, Othon Friesz, Albert Gleizes, Marcel Gromaire, Henri Hayden, Auguste Herbin, Wassily Kandinsky, Zoltan Kemeny, Moïse Kisling, Franck Kupka (qu'il tenait pour l'inventeur de l'abstraction), Amédée de La Patellière, Charles Lapicque, Fernand Léger, André Lhote, Casimir Malevitch, Louis Marcoussis, Albert Marquet, Jean Metzinger, Amedeo Modigliani, Claude Monet, Francis Picabia, Pablo Picasso, Odilon Redon, Georges Rouault (sur lequel il publia plusieurs ouvrages), le douanier Rousseau, Gérard Schneider, Séraphine, Paul Signac, Chaim Soutine, Yves Tanguy, Henri de Toulouse-Lautrec, Suzanne Valadon, Félix Vallotton, Jacques Villon, Maurice de Vlaminck, Edouard Vuillard, Léon Zack ; les sculpteurs Jean Arp, Constantin Brancusi, Alexander Calder, Camille Claudel, Alberto Giacometti, Julio Gonzalez, Henri Laurens, Jacques Lipchitz, Aristide Maillol, Antoine Pevsner, François Pompon, Germaine Richier (dont, avec d'autres, il obtint le retour du Christ en croix dans la nef de l'église du Plateau-d'Assy), Ossip Zadkine ; l'architecte Le Corbusier (il aimait fréquenter la chapelle de Ronchamp construite par ce dernier). Certains de mes camarades, comme Didier Pralon, se souviennent encore

de la visite guidée qu'il leur avait fait faire de l'exposition Le Corbusier au MNAM en 1963. Ils disent y avoir appris les principes de l'architecture moderne.

Mon père a fait entrer des œuvres de nombre de ces artistes au MNAM et il a obtenu d'eux plusieurs legs et donations (ainsi, l'atelier Brancusi, les Delaunay, Dufy, Dunoyer de Segonzac, Kandinsky, Kemeny, Kupka, Pevsner, Rouault). A plusieurs d'entre eux, il a consacré des expositions, au MNAM et dans diverses villes de province : entre autres, Bonnard, Calder, Chagall, Delaunay, Dada, Denis, Van Dongen, Dufy, Kemeny, Klee, La Patellière, Le Corbusier, Marquet, Permeke, Pevsner, Rouault, Signac, Soulages, Vuillard, les fauves.

Les amis peintres et sculpteurs de sa génération ont pour noms Henri-Georges Adam, Arman, Jean-Michel Atlan (auquel il consacra une monographie en 1962, *Atlan, essai de biographie artistique*), Jean Bazaine, Jean Bertholle, Roger Bissière, Jacques Busse, César, Jean Clerté, Jean Cortot, Robert Couturier, Olivier Debré, François Desnoyer, Pierre Dmitrienko, Maurice Estève, Jacques Franck, Emile Gilioli, Léon Gischia, Henri Goetz, Francis Gruber, Hans Hartung, Ladislas Kijno, André Lanskoy, Jean Le Moal, Alfred Manessier, André Marchand, Etienne Martin, Georges Mathieu, Henri Michaux, Edouard Pignon, Serge Poliakoff, Pierre Szekely, Arpad Szenes, Gustave Singier, Nicolas de Staël (dont il achète un tableau pour le MNAM dès 1950), Pierre Soulages, Pierre Tal Coat, Raoul Ubac, Maria Elena Vieira da Silva, Zao Wou-Ki.

Contrairement à ce qu'on prétend parfois, il ne s'intéressait pas exclusivement à l'art français : en Europe, il admirait les Allemands Otto Dix et Ferdinand Springer ; les Autrichiens Gustav Klimt, Oskar Kokoschka, Egon Schiele ; les Belges James Ensor et Constant Permeke ; les Espagnols Salvador Dali, Pablo Gargallo, Juan Gris, Joan Miro, Pablo Palazuelo, Antoni Tapies ; les Hollandais Piet Mondrian et Bram Van Velde ; les Italiens Alberto Magnelli, Gino Severini, Zoran Music ; le Norvégien Edvard Munch ; le Suisse Paul Klee. En Amérique latine, il appréciait Eduardo Chilida, Rufini Tamayo, Sesostris Vitullo. Il aimait les Québécois Paul-Emile Borduas et Jean-Paul Riopelle. En Extrême-Orient, il goûtait Domoto Hisao, Nam Kwan, Sato Key. Il a consacré une étude au peintre israélien Yona Lotan. Il admirait l'architecte Walter Gropius. En revanche, ce qui est vrai, c'est qu'il se sentait relativement étranger à l'art

anglo-saxon, sauf Francis Bacon, Alexander Calder, Henry Moore, Graham Sutherland, Mark Tobey.

Lorsque le marché de l'art a quitté Paris pour New York dans les années soixante, on lui en a fait le reproche. C'est oublier qu'il a été un remarquable ambassadeur de la peinture française dans les pays étrangers, organisateur d'expositions qui ont fait date dans diverses villes d'Amérique latine (« La peinture française contemporaine », 1966 – 1967), en Argentine (« De Manet à nos jours », 1948), en Belgique (« Le dessin français de Toulouse-Lautrec à Chagall », 1955), au Brésil (« L'art français contemporain », 1953), au Canada (« Rouault », 1965), au Danemark (« Vingt peintres français », 1966-1967), au Japon (l'exposition dite « Louvre » en 1954 ; « L'art français du romantisme au surréalisme », deux millions de visiteurs en 1962 ; « Dufy », 1967 ; « Rouault », 1969). C'est dire qu'il était un parfait connaisseur des peintres de son temps. Il visitait systématiquement toutes les expositions de toutes les galeries parisiennes. Il rendait visite aux peintres dans leurs ateliers. Ceux d'entre eux qui venaient à mourir laissaient parfois des veuves qui désiraient promouvoir les œuvres de leurs défunts époux. Il allait voir leurs ateliers où il lui arrivait de faire des trouvailles. En plaisantant en famille, il racontait qu'il écrirait un jour un livre intitulé *Mes veuves*. Non seulement, il avait une haute conception de son métier, mais encore il l'exerçait avec une rare exigence éthique. C'est ainsi que, au moment de la donation Delaunay, Sonia voulut lui offrir un tableau de son mari. Mon père ne pouvait accepter un tel cadeau, mais il ne voulait pas désobliger Sonia. Ils se mirent d'accord pour que le tableau ainsi offert soit donné sans délai par mon père au MNAM.

Bernard Dorival avait ses préférences. Il n'aimait pas la peinture de deux autres Bernard, Buffet et Lorjou, et il l'avait fait savoir dans son livre de 1957. Il écrivait du premier qu'il avait le « mérite d'avoir disputé à la Régie Renault le record de la productivité française ». Le peintre songea à l'attaquer en justice, mais finalement y renonça. Quant à Lorjou, il était l'auteur d'une formule célèbre sur la peinture abstraite « qui fait braire les ânes, bayer les singes, se pâmer les poules ». Mon père ne pensait pas de bien de son œuvre et l'avait traité de « Tartarin de la peinture » identifiant expressionnisme et exhibitionnisme. Au terme d'un procès en correctionnelle, l'éditeur de Bernard Dorival, Tisné, et lui-même furent condamnés à caviarder quelques lignes du livre, ainsi qu'au franc symbolique (octobre 1959). Ils décidèrent de ne pas faire appel. Les artistes proches de mon père organisèrent un

dîner de soutien à la Coupole. Il fut présidé par Jacques Villon. Chagall et Picasso avaient envoyé des télégrammes de soutien. Un ministre du général De Gaulle, Robert Buron, était présent. La quasi-totalité de la génération des peintres abstraits se trouvait là. Un ami de Lorjou vint gifler mon père, qui le renversa d'un coup de poing. A la sortie, César, Soulages et d'autres servirent de gardes du corps à mes parents jusqu'à leur domicile. Quelque temps après, lors d'un débat sur l'art contemporain organisé par le Centre catholique des intellectuels français (CCIF), il prit position en faveur des abstraits, une bagarre éclata et la police dut évacuer la salle. On était en pleine guerre d'Algérie, à une époque où le CCIF avait invité des conférenciers à exprimer sur le sujet des opinions parfois très opposées et tout s'était déroulé, alors, dans le calme !

Tandis qu'il était conservateur au MNAM, mon père fut chargé de l'organisation du musée national du domaine des Granges de Port-Royal. Son goût pour Pascal, Racine, le milieu des Solitaires et la peinture de Philippe de Champaigne était ancien. En 1944, tandis qu'au château de Cheverny, il assurait la conservation d'une partie des collections du Louvre, il avait rédigé une étude sur le théâtre de Racine analysé à la lumière de l'éducation reçue auprès de ces Messieurs ; dans ce livre, paru en 1946 sous le titre *Du côté de Port-Royal. Essai sur l'itinéraire spirituel de Racine*, toutes les citations du poète et dramaturge sont faites de mémoire. En 1952, il avait participé à l'organisation d'une grande exposition « Philippe de Champaigne » à l'Orangerie des Tuileries. La même année, il devenait président de la Société des Amis de Port-Royal et il assumera cette tâche pendant vingt-cinq ans. Lorsque, en 1955, il est nommé conservateur des Granges de Port-Royal (poste sans traitement), tout était à faire. Le bâtiment des Petites Ecoles fut restauré, non sans difficulté, entre 1958 et 1962. Plusieurs expositions, dont il rédigea le catalogue, furent organisées (« Racine et Port-Royal » en 1955 ; « Pascal et les *Provinciales* » en 1956 ; « Philippe de Champaigne et Port-Royal » en 1957). Une représentation d'*Esther* fut donnée. En 1963, il publia *Le musée national des Granges de Port-Royal*, qui reste le guide de référence.

En règle générale, nous partions pour Port-Royal, parents et enfants, le samedi après la classe ou le dimanche matin, et nous revenions le dimanche en début de soirée. Nous, les enfants, nous profitons du magnifique bois et nous faisons de la bicyclette. Mon père travaillait. Parfois, nous nous glissions parmi les visiteurs. La visite se faisait grâce à un magnétophone

où mon père avait enregistré des données scientifiques. Mais les gardiens donnaient le choix : « La voix ou l'homme ? ». Evidemment, l'homme l'emportait presque toujours sur la voix, et les visiteurs avaient droit à des détails aussi croustillants qu'improbables sur les Messieurs de Port-Royal. Lorsqu'il quitta les musées, en 1968, Bernard Dorival n'en avait pas fini avec les Solitaires, puisqu'en 1978, il publia l'*Album Pascal* dans la célèbre collection des Albums de la Bibliothèque de la Pléiade.

Bernard Dorival a vu ses mérites reconnus dès 1954, quand il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il est également chevalier, puis officier des Arts et lettres. Il était membre associé de l'Académie royale d'archéologie de Belgique et titulaire de nombreuses décorations étrangères. Mais, de son jansénisme, il conservait une certaine méfiance à l'égard de la réussite sociale, des honneurs officiels et des mondanités. Il ne portait pas ses décorations. Je n'ai appris que tout récemment qu'il était aussi chevalier et officier des Palmes académiques et membre correspondant de l'Académie de Barcelone. Lorsque Louis Hautecœur est mort, il fut pressenti pour lui succéder à l'Institut. Il a refusé. Non qu'il eût quoi que ce fût contre l'Institut, mais ce type d'honneurs lui paraissaient un peu dérisoires.

Les dernières années au MNAM ne furent pas faciles pour mon père. Il s'entendait mal avec son ministre de tutelle, André Malraux, et plus encore avec les membres de son cabinet. Beaubourg était alors en gestation et mon père était en désaccord avec la conception du Centre sur toute une série de points : le choix des toiles, la manière de les exposer et de les faire tourner, etc. Jean Cassou parti en 1964 rejoindre les Hautes études, mon père dut attendre trois ans sa nomination comme conservateur en chef. Ces divergences de conception et cette conduite vexatoire renforcèrent les tendances dépressives de mon père, dont le sommeil était en outre de piètre qualité. Il prit la sage décision de donner une nouvelle orientation à sa carrière. En 1968, il présenta sa candidature comme chargé de recherche au CNRS, pour terminer sa thèse sur Philippe de Champagne. Il fut recruté. En septembre 1968, peu après les événements de mai, pendant lesquels le MNAM, menacé d'être occupé par des artistes, avait été fermé, il démissionna de ses fonctions de conservateur en chef. A l'instigation d'Isabelle Rouault, la fille du grand peintre, et malgré des pressions ministérielles peu dignes, un repas de soutien et d'adieu fut organisé en janvier 1969. Ce jour-là, la présence d'amis, d'artistes, de collectionneurs, de critiques d'art, de

conservateurs permit à Bernard Dorival de prendre la mesure de l'estime dans laquelle il était tenu.

Les années qui suivirent furent une période heureuse. Il acheva sa thèse sur Philippe de Champaigne en moins de cinq ans, la soutint en février 1973 et, dans la foulée, fut élu professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Paris IV-Sorbonne. Il y introduisit ses amis artistes, qu'il invita à parler de leurs activités de créateurs lors de ses séminaires. Il emmenait ses étudiants dans les grands musées de France et d'Europe. Il dirigea des thèses et forma des élèves, dont plusieurs, comme Guila Ballas, Alain Beausire, Philippe Dagen, Philippe Grunchev, Brigitte Léal, Jean-Michel Leniaud, François Lenell, Jean-Claude Lesage, Anne Maisonnier, Arnaud Pierre, Alain Vircondelet, sont devenus des spécialistes réputés. Il publia plusieurs livres : *Robert Delaunay, 1885 – 1941*, Paris, 1975 ; *Rouault*, Tokyo, 1976 ; *Philippe de Champaigne (1602 – 1674), la vie, l'œuvre et le catalogue raisonné de l'œuvre*, deux tomes, Paris, 1976 ; dans le volume *Baroque et classicisme au XVII^e siècle en Italie et en France* de l'*Histoire universelle de la peinture*, les pages consacrées à « La peinture française au XVII^e siècle (1610 – 1715) », Genève, 1979 ; *Rouault*, Paris, 1982.

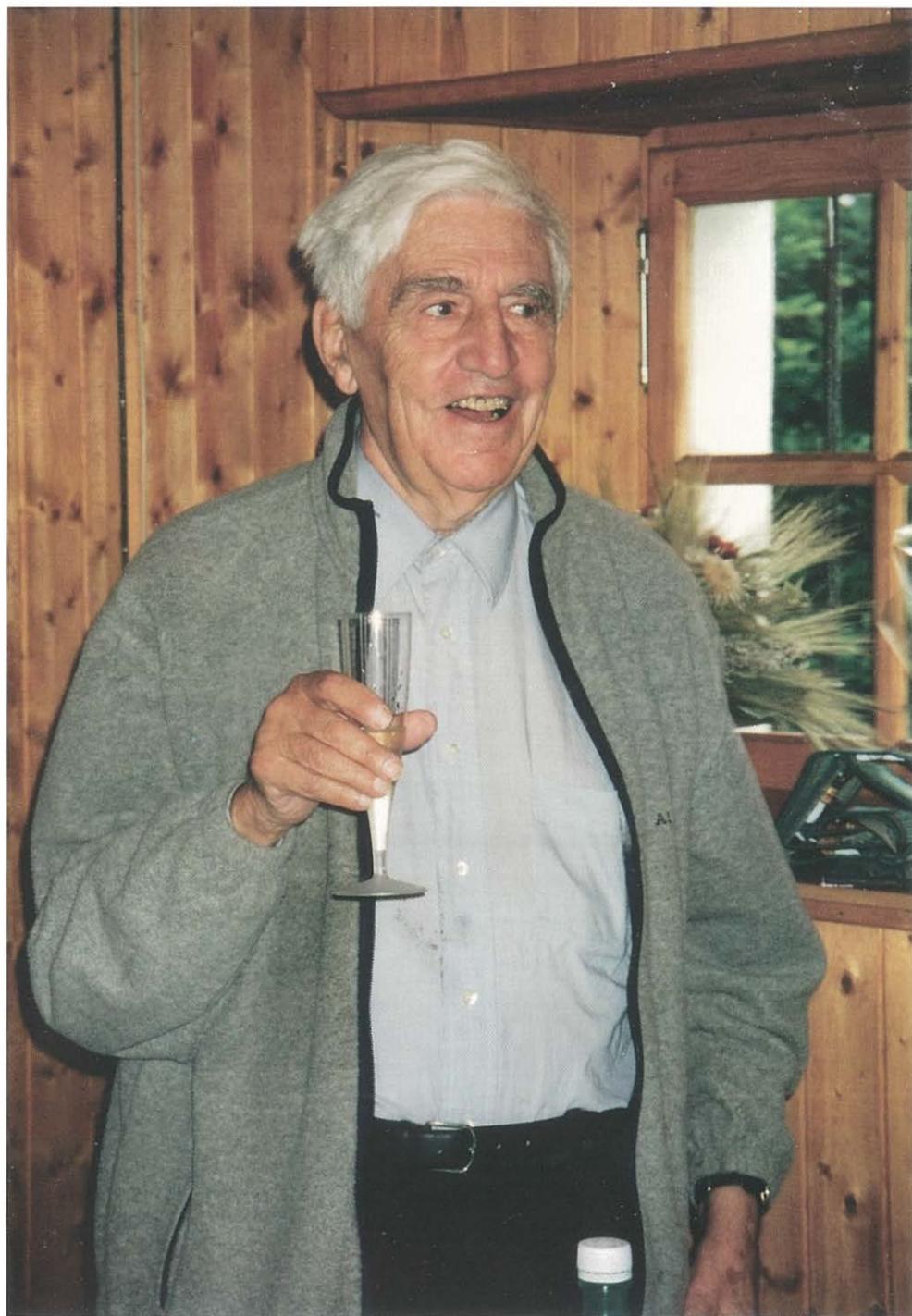
En 1983, il prit sa retraite et fut professeur émérite jusqu'en 1989. Pendant quelques années, il continua à écrire livres, articles et préfaces, notamment *Vallotton*, 1985 (en collaboration) ; *Sonia Delaunay. Sa vie, son œuvre, 1885 – 1979. Notes biographiques*, Paris, 1988 ; la même année, en collaboration avec Isabelle Rouault, *Rouault. L'œuvre peint*, deux tomes, Monte-Carlo ; le *Supplément au catalogue raisonné de l'œuvre de Philippe de Champaigne*, 1992 ; *Jean-Baptiste de Champaigne (1631 – 1681), la vie, l'homme et l'art*, 1992. Il décida d'arrêter de publier le jour où il porta un jugement sévère sur un travail qu'il avait entrepris à partir des archives Delaunay. Dès lors, il se contenta d'être un amateur d'expositions, un lecteur assidu, un mari attentionné, un père délicieux et un grand-père exceptionnel.

Il était attaché à l'École normale supérieure, à laquelle il avait donné de son vivant livres d'art et archives, et à laquelle il a légué sa bibliothèque de travail en matière d'art.

Quelques semaines après sa mort, survenue le 11 décembre 2003, ma mère, qui a partagé avec Bernard presque soixante ans de vie et qui a toujours été une femme de projets, m'a confié : « Je ne peux pas dire que je

m'ennuie, mais je m'ennuie de lui ». C'est vrai : la vie continue. Mais tous, les proches de Bernard, ses amis de toutes générations, ses élèves des musées et de la Sorbonne, nous tous, nous nous ennuyons de lui.

Gilles Dorival



Bernard à Saint-Gervais, pendant l'été 1997

Bernard et l'amitié

François Chamoux
Professeur honoraire à l'Université Paris IV-Sorbonne

Dans la promotion littéraire 1934 de l'Ecole normale supérieure, Bernard Dorival occupait une place de choix : ses goûts et sa culture personnelle l'avaient attiré vers l'histoire de l'art, discipline de formation récente et qui restait un peu marginale par rapport aux études philologiques, historiques ou linguistiques auxquelles se consacraient nos camarades dans leur grande majorité. Le rayonnement de maîtres renommés, comme Focillon ou Hauteœur, n'avait guère encore suscité de vocations chez les normaliens. André Chastel, notre aîné d'un an, avait montré la voie, mais je ne crois pas que son exemple ait été déterminant pour Bernard : c'est la ferveur de sa vie spirituelle qui le guida dans son choix. Sa foi catholique, qu'il n'affichait pas, était et resta toujours profonde : il éprouvait spontanément un vif penchant sinon pour la doctrine, du moins pour la piété austère et active de Port-Royal. Philippe de Champaigne l'aida, autant que la lecture de Pascal, à pénétrer dans ce monde ardent et secret. Plus tard, quand il fut nommé conservateur du musée des Granges, ce fut pour lui comme l'accomplissement miraculeux d'un rêve dont s'était nourrie sa jeunesse.

Son mémoire de diplôme, qu'il rédigea en 1935 – 1936, portait sur les représentations peintes de saint Jérôme. Il me fit la faveur de me montrer le bel album de photographies qui accompagnait son texte. Un tel effort pour rassembler une documentation figurée était alors une performance exceptionnelle : j'en garde encore un souvenir ébloui.

A côté de son travail, dont il s'acquittait avec aisance et brio, Bernard participait de bon cœur à la vie quotidienne de l'Ecole. Parisien, il était externe, privilège dont bénéficiaient bien peu d'entre nous. Cela ne l'empêchait pas d'avoir sa place en turne¹, où il venait fréquemment, et de jouer son rôle dans la comédie fort animée que se donnait à elle-même une promotion joyeuse et très soudée. Certes, on y travaillait dur, mais on ne s'y ennuyait pas. La parfaite éducation de Bernard ne s'offusquait pas des audaces langagières auxquelles nous nous abandonnions volontiers. Son sourire amusé accueillait sans se scandaliser les plaisanteries salées ou les chansons gaillardes qui fusaient à chaque instant dans notre petit

¹ Bureau partagé à plusieurs dans l'enceinte de l'Ecole normale supérieure.

groupe, encore fortement marqué par une tradition de fantaisie frondeuse qu'entretenait la vie en internat. A l'occasion, il apportait son concours à nos canulars petits ou grands : c'est ainsi qu'il écrivit une pièce de vers désopilante à la manière de Leconte de Lisle pour un recueil où nous rassemblions diverses bouffonneries. La cordialité naturelle de Bernard, son sens de la camaraderie, son ouverture aux autres l'avaient introduit sans effort dans ce monde clos, tout à fait artificiel, où sa délicatesse aurait pu se sentir mal à l'aise. Il n'en fut rien et les amitiés qu'il y noua, par exemple avec Jacques Voisine ou avec moi-même, ont duré toute la vie.

Sa distinction d'esprit, le raffinement de son goût, l'élégance aisée de son style oral et écrit, toutes ces qualités qu'il manifesta tout au long de sa brillante carrière nous avaient frappé chez lui dès nos années d'Ecole. Il était un des rares parmi nous à se sentir de plain-pied avec toutes les formes de la vie culturelle à Paris, musées, théâtre, littérature, art vivant. En 1936, un journaliste du périodique *L'amour de l'art* entreprit une enquête auprès d'élèves des grandes écoles pour évaluer leurs connaissances et leurs goûts en matière d'art ancien et moderne. A l'Ecole normale, il s'adressa d'abord à Bernard Dorival et à Paul-Marie Duval, dont les noms en effet s'imposaient. Il est intéressant aujourd'hui encore de relire ces témoignages, si riches de sensibilité et si peu conventionnels. Avec le recul du temps, pour l'un comme pour l'autre, c'est l'homme tout entier qu'on y découvre, tel qu'une éducation parfaitement conduite leur avait permis de se définir au seuil de la maturité.

Pierre Alibert
Cinéaste

Au printemps de 1952, je prenais la décision de faire, si c'était possible, un court métrage pour montrer au grand public la validité de la peinture moderne quand on la remettait à sa place, au terme de mille ans d'évolution. N'étant pas un professionnel, ma première préoccupation était de savoir s'il n'était pas ridicule de me lancer dans cette aventure avec mes seules idées. Un rendez-vous dans les services du musée national d'Art moderne me fit comprendre que la nouveauté n'était immédiate pour personne.

J'allais voir Béatrix Dussane que je connaissais depuis deux ou trois ans et lui demandais de m'indiquer, si elle le pouvait, quelqu'un capable de juger du projet et de m'en détourner ou de m'encourager. « Allez voir Bernard Dorival. Dans ce domaine, il est aussi fou que vous. Vous devriez vous entendre. »

Incisif, il me bombardait de questions précises et évidemment efficaces sur mes choix de peintres, de périodes. A la fin de l'entretien, il me demanda de lui apporter mes préparations... chez lui, rompant ainsi avec le côté officiel d'un bureau d'un conservateur. Nous étions pourtant sur les bords opposés de la peinture moderne. Dès les premiers mots, je lui avais dit que je venais d'Albert Gleizes et malgré cela il me corrigea fraternellement. Les derniers mots du film sont d'ailleurs de lui : « A chaque civilisation il faut une peinture, il faut *sa* peinture ; la vie de l'art est à ce prix ».

Des années plus tard, à la bibliothèque de la rue Michelet, je comparais des reproductions de Caravage. Une main se posa sur mon épaule : « Qu'est-ce que tu fais dans Caravage ? ». Assis côte à côte nous restâmes longtemps à nous expliquer sur l'une des questions les plus difficiles de la peinture, le mouvement. A la rencontre suivante, il me dit : « J'ai réfléchi. Ta thèse, enfin celle de Gleizes, "le mouvement est dans l'esprit", est défendable, mais tu ne m'as pas convaincu ».

De formation et de goût profondément ancrés dans le XVII^e siècle, il n'était pas philosophe. En revanche, il était d'une droiture morale exceptionnelle. Sa démission du poste de conservateur en chef du musée national d'Art moderne, comme plus tard de la présidence de la fondation Albert Gleizes, en font foi.

C'est incidemment que j'en compris le ressort. J'eus un jour l'occasion d'acheter l'un des dessins de Gleizes pour les *Pensées* de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». A ce sujet, alors que la conversation était loin de cela, il me dit tout à coup son indignation et sa colère de lire ou d'entendre couramment des gens transformer le texte en disant : « ... que la raison ne comprend pas ». « C'est faire un contresens non seulement sur Pascal, mais surtout sur les réalités dont il parle. C'est aussi oublier son cri : Dieu d'Abraham, non des philosophes et des savants. »

Surpris par la violence du propos et le ton passionné de la voix, j'acquiesçai avec presque de la délectation, tellement heureux de me retrouver avec lui sur l'un des points clés de nos existences que je ne songeai pas une seconde à en tirer parti. Aurais-je su ? Même aujourd'hui je n'en suis pas sûr. C'était pourtant la preuve qu'il avait réfléchi sur la conception de Gleizes du mouvement. Lui qui était pétri de la rationalité des savants — sa vie professionnelle en témoigne —, il venait d'affirmer inconsciemment que la foi est un tout et que la raison n'est qu'une partie qui ne peut saisir le tout.

C'est le sens de sa vie. C'est aussi la condamnation la plus radicale de notre société que j'entendais depuis Gleizes.



Bernard avec M. Anazawa en 1954, au Japon, où Bernard était venu présenter l'exposition dite « Louvre ».

Mariko Anazawa
Professeur à l'Université de Nihon, Tokyo

Ma mère et moi, nous sommes allées à Saint-Gervais pendant l'été 2003. C'était juste après la disparition de mon père. C'était un après-midi d'été. Monsieur Dorival était digne et plein d'affection, de même que Madame Dorival. Nous étions chez des gens qui nous étaient chers, et nous venions leur dire à quel point mon père les aimait. Nous étions assis tous les quatre sur la terrasse du chalet devant les Alpes. Les nuages cachaient le Mont-Blanc. Ma mère a demandé à mon père de les faire disparaître. Tout à coup ils ont disparu et nous avons vu le Mont-Blanc. A ma mère, qui nous affirmait que mon père était là en ce moment avec nous pour assister à ce spectacle, Monsieur Dorival a répondu très sérieusement : « Peut-être ».

Trois mois après, Monsieur Dorival est parti à son tour. Mon père me disait toujours qu'il était devenu historien d'art grâce à lui. En 1954, à peine sorti de l'Université, il était devenu son interprète au Japon pour une exposition française dite « Louvre ». C'est alors qu'il a rencontré son maître. Monsieur Dorival fut l'éveilleur de mon père : il lui fit connaître non seulement l'art d'Occident, mais aussi l'art japonais. Avec son maître, mon père a visité le Japon profond. Jusqu'à la fin de sa vie, mon père a aimé tout ce qui était beau et a respecté son maître.

Trente ans après, je suis allée à Paris et j'y suis restée pendant douze ans. Je me souviens toujours de l'air envieux de mon père quand je lui ai dit que Monsieur Dorival corrigeait mes travaux. Son maître était devenu aussi mon maître.

Ma mère ressent et médite la relation profonde qu'elle avait avec mon père. Ils étaient toujours ensemble et ils le sont pour toujours. Il me semble qu'il en allait et qu'il en va de même pour Monsieur et Madame Dorival.

Chaque matin, sur un autel, je suis heureuse de trouver une photo de mon père jeune en compagnie de son grand maître au temple de Kyoto. Le temps est arrêté et ils sont jeunes pour l'éternité.

Je suis sûre qu'ils parlent de l'art au ciel et qu'ils nous regardent. J'en suis certaine.

Michel Bauer

Souvenirs d'une amitié plus que centenaire et qui perdure entre les familles Dorival et Bauer.

Cette amitié est née à la montagne, elle s'est confirmée à Paris et elle se poursuit encore aujourd'hui, tantôt à Saint-Gervais, en Haute-Savoie, tantôt à Paris ou ailleurs en France. Bernard en était certainement le pilier le plus établi.

Les Mélèzes, maison de la famille Bauer à Saint-Gervais, avant la guerre, devaient être bien gais.

Michel, Anne-Marie, les jumeaux et Bernard, adolescents puis jeunes adultes ensemble, enfants Dorival et enfants Bauer mêlés tout au long des longues vacances d'été ; la tradition rapporte des fous rires, des poèmes partagés, des pièces de théâtre, des charades, de la musique, le grenier a recueilli les restes de déguisements fabuleux.

Bernard a eu l'élégance de partir le dernier. Anne-Marie, le poète de la famille, n'aurait pas supporté la mort de son « Glinguinet ».

Cinquante ans et plus mêlés entre Saint-Gervais, le Gollet, un très vieux souvenir à Thibivilliers, la rue Notre-Dame-des-Champs, les concerts du dimanche soir au Panthéon chez mes grands-parents, les goûters du jeudi avec Gilles et Anne.

Impossible pour moi, en regardant en arrière, de ne pas trouver partout ces mélanges de souvenirs communs, un peu de Bauer, un peu de Dorival, sur quatre ou cinq générations de contes et légendes entrecroisés. Dans le désordre, la chambre d'André Dorival au rez-de-chaussée des Mélèzes, les thés dans le jardin, la photo des quatre « quatre chevaux » avec Edmond et Etienne Bauer, André et Bernard Dorival.

Un souvenir aussi ancien, très vieux, peut-être inventé, une représentation d'*Esther*, un soir, aux Granges, quand Bernard était à Port-Royal.

Enfant, séjours à La Régence, le chalet des Dorival, ski avec Gilles et Anne, de vrais champions, souvenirs de ski avec Bernard, ce qui me remontait le moral.

Balade de moyenne montagne, Edmond Bauer, dit Piche — « oncle » Piche pour les enfants Dorival —, avec Claude, Bernard, Etienne et les enfants, il doit rester des photos. Adolescence aussi à La Régence, Gilles qui me fait découvrir Maigret mais pas Dieu, ce n'est pas faute d'avoir essayé, à l'époque, nous étions très jeunes.

Bernard toujours présent, avec Claude, dans la continuation de cette amitié familiale, après Anne et Gilles, Pascal et Jérôme, la tradition se perpétue et nos enfants sont amis.

Devenu adulte, ce que j'aimais par-dessus tout, et Marianne, mon épouse, avec moi, c'étaient ces conversations que nous avions l'été avec Bernard et Claude, quand nous passions à La Régence et que nous discutions et parlions à l'infini, dans le salon, *sub tegmine fagi* devant la porte d'entrée, au frais à l'ombre, ou sur les terrasses devant le Mont-Blanc, souvent le soir, en fin de journée.



*La Régence, le chalet des Dorival à Saint-Gervais depuis 1949.
A gauche, le « pensoir » dans lequel Bernard aimait s'isoler pour travailler.*

Bernard, assis sous l'escalier de La Régence, des livres partout, une lumière chaude, horizontale, qui sculptait son visage d'empereur romain, et une conversation éblouissante. La voix de Bernard avait des sonorités qui nous fascinaient et il savait en jouer, sans jamais tomber dans des excès que son timbre original aurait pu permettre. Toute la peinture du monde, toute la littérature, ou peu s'en faut : une solide distance envers ce qui était anglo-saxon... Son cher Pascal, Chateaubriand et, l'an dernier encore, le plaisir de partager avec lui ma découverte tardive de Madame de Sévigné. Bernard savait tout sur elle et sur Bussy-Rabutin, bien sûr, mais je crois que nous avons, du moins je l'espère, partagé un vrai moment de complicité et de bonheur à en parler.

La présence de Bernard avait pour moi un côté parfaitement naturel, habituel, rassurant, pratiquement inépuisable, permanent, comme celle d'un membre de la famille dont on sait qu'il sera toujours disponible et sur l'érudition de qui on peut toujours compter.

Je me souviens de Bernard comme d'un grand esprit, mais aussi de son attention bienveillante et de l'ami si fidèle d'Etienne sur sa fin, comme quand ils étaient enfants.

Jean-Paul Gay

Instituteur à la retraite, guide du patrimoine et écrivain

Au début du mois de septembre 1968, frais émoulu de l'Ecole normale d'instituteurs de Bonneville, j'arrivais dans le village du Gollet à Saint-Gervais, en Haute-Savoie, pour y occuper mon premier poste d'enseignant. Je poussais la porte de cette classe unique adossée au versant du Mont-d'Arbois, l'estomac noué à l'idée de la tâche qui m'attendait.

A cet instant, aurais-je pu imaginer qu'il me serait donné de passer trente-cinq années dans ce village, à vivre des moments exceptionnels en accompagnant sur les chemins du savoir deux générations de petits montagnards ?

Ces années passées « à dire l'école », selon la formule consacrée dans la région, furent ponctuées de quantité de rencontres qui, sans que j'en prenne conscience sur le moment, m'enracinaient chaque jour davantage en ce lieu

où le destin m'avait déposé. Si aujourd'hui je suis tellement attaché à cette vallée, au point de la défendre s'il le faut avec une mauvaise foi évidente, je le dois un peu à Bernard Dorival. Il a été en effet de ceux qui surent me communiquer une véritable passion pour le Val Montjoie. Il parvenait à faire partager son attachement indéfectible à des paysages et à des lieux exceptionnels, tout comme il savait exprimer avec discrétion son estime ou son admiration pour bon nombre des habitants de l'endroit, capables de dissimuler une grande sensibilité sous des dehors parfois bougons et très souvent sévères. J'appris ainsi beaucoup sur l'art et la manière de s'intégrer dans un pays en y respectant les gens et les choses.

Bernard était Saint-Gervolain de cœur. Tout l'intéressait dans la vie de sa terre d'adoption, tout le passionnait. Au début des vacances de Pâques ou aux premiers jours de juillet, lorsque depuis ma classe je voyais s'ouvrir les volets de La Régence, cette ancienne école pour qui la famille Dorival éprouve une profonde affection, j'avais hâte d'aller partager un moment avec Claude et Bernard. Il me fallait alors répondre au feu roulant de dizaines de questions concernant tout ce qui pouvait toucher à la vie locale, à la vie municipale. Les projets des uns et des autres, la vie de mes petits écoliers alimentaient cette conversation empreinte de la joie des retrouvailles. Parfois je rentrais épuisé, mais j'avais passé un si bon moment !

Il me revient à présent en mémoire des souvenirs liés aux premiers jours de septembre. Bernard et son épouse attendaient que la rentrée ait eu lieu pour regagner Paris. « Nous aimons tellement entendre les cris des enfants dans la cour de récréation ! », m'avaient-ils confié un jour en prenant le verre de l'amitié. Combien d'écoliers peuvent dire merci à Claude et à Bernard puisque, la conscience en paix, sûr de faire plaisir à mes voisins, je n'hésitais pas à rajouter quelques minutes au temps béni « de la récré »...

Souvent, à la veille de leur départ pour la capitale, je partageais un dernier repas avec mes amis. Au cours du dîner, il n'était pas rare de voir Bernard s'abandonner à une profonde réflexion. Ne disant mot, il regardait longuement les Dômes de Miage comme si soudain l'idée de quitter ce Val Montjoie suscitait en lui un chagrin capable de balayer la joie du pain partagé.

À la fin des années soixante-dix, à Saint-Gervais comme dans toute la région, rares étaient ceux qui se préoccupaient de vieilles pierres, de patrimoine ou d'églises baroques. Je m'attachais de plus en plus à ce village,

cherchant avec plus ou moins de bonheur à retrouver des éléments qui me permettraient de mieux appréhender l'histoire de la vallée. L'aide de Bernard Dorival me fut précieuse à ce moment-là ; il était un conteur hors pair, sachant manier la langue avec le talent et l'aisance de l'amateur de belles-lettres qu'il était. L'écouter était un réel bonheur pour l'instituteur un brin autodidacte qui se régala à son discours.

Subjugué par cet interlocuteur dont la mémoire sans faille se mariait à une immense érudition, je questionnais Bernard sans relâche à propos du passé de la vallée. Afin de combler cette soif de savoir, un jour il me fit un cadeau qui bientôt allait donner une orientation particulière à ma vie : Bernard venait de me prêter un petit opuscule écrit en 1932, où un autre amoureux de la vallée, Maurice Besson, contait dans un style alerte les grandes heures du passé du Val Montjoie. Je crois avoir lu et relu cet ouvrage jusqu'à le savoir presque par cœur... Dès lors, avec appétit, je me mis à grappiller des souvenirs ici ou là, à accumuler les photos et les documents que j'avais plaisir à présenter à mes voisins lors de leurs séjours à La Régence.

En 1977, avec quelques amis, nous décidions de rédiger une revue d'histoire locale, *En coutère*, pour fixer sur le papier un peu de la mémoire du pays. Bernard Dorival collabora à ce premier numéro en toute simplicité, en nous confiant une série de souvenirs liés à la vie des grands hôtels de Saint-Gervais, qu'il avait fréquentés dès 1921.

Vingt-cinq années ont passé ; la revue *En coutère* est toujours bien vaillante, et pourtant je feuillette le numéro publié cette année avec amertume. Même si nous avons eu le bonheur de rendre hommage à Bernard Dorival en publiant un article qu'il avait écrit en 1994, où il évoque avec beaucoup de précision quelques aspects de la vie estivale du Saint-Gervais de l'entre-deux-guerres, cette année Bernard n'est plus là pour me questionner à propos d'un article ou pour me confier une anecdote qui trouvera sa place dans un prochain numéro.

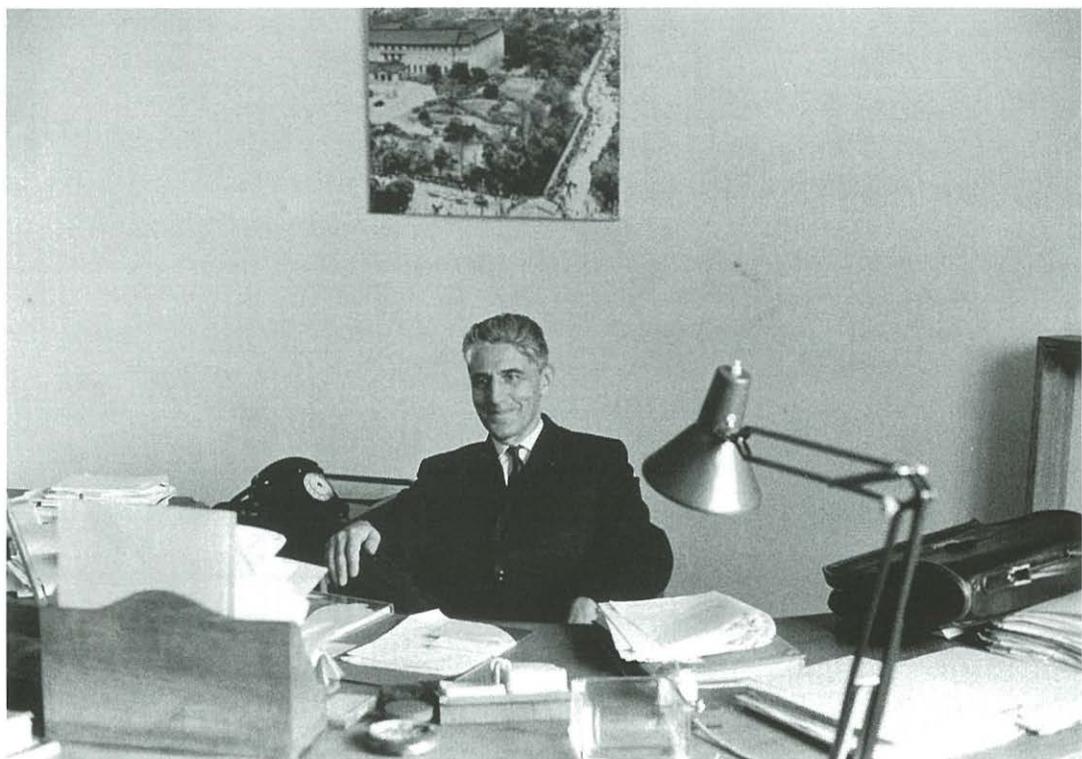
Je pourrais conter encore mille souvenirs pouvant témoigner de l'affection que j'éprouvais pour Bernard Dorival, mais je ne veux pas en faire trop ; ce n'est pas dans le tempérament du Savoyard que je suis. Pourtant, je ne puis mettre un terme à ce petit texte sans évoquer un souvenir qui m'est très cher.

Voilà six ou sept ans, je vivais une année scolaire difficile. Les premières semaines, j'avais eu le sentiment de passer le Cap Horn dans une baleinière, tant il me fallait faire preuve d'énergie pour tenir mon équipage. En octobre la classe ressemblait au *Radeau de la Méduse* de Géricault... Il me fallait survivre. Aussi, pour oublier les rudes moments que je traversais, je décidai d'écrire un roman. L'idée de passer quelque temps avec des personnages nés de mon imagination me semblait la meilleure solution, capable de me faire supporter un quotidien des plus pénible. Je vécus ainsi de longs mois avec des colporteurs du XVIII^e siècle, allant du Val Montjoie jusque dans le Jura en passant par Genève... J'arrivai entier au bout de l'année scolaire, mon manuscrit était achevé ; maintenant il me fallait le faire lire...

Vous l'avez déjà compris, mes premiers lecteurs furent mes voisins Claude et Bernard. Je passais quelques jours de vrai tourment, pareils à ceux que vit l'étudiant dans l'attente du résultat de son examen. Je n'avais alors qu'une seule certitude : si le jugement de Bernard était sans appel, je jetterais sans regret mon roman aux oubliettes.

A présent, je peux bien l'avouer, j'ai éprouvé une des joies les plus intenses de ma vie lorsque Bernard me remit mon tapuscrit en me confiant combien les aventures de mon colporteur l'avaient enthousiasmé. Comme un quart de siècle plus tôt, quand il m'avait guidé vers les chemins de la recherche historique, Bernard Dorival venait de m'encourager à faire quelques pas de plus sur les chemins de l'écriture : de cela, je lui serai toujours reconnaissant.

Saint-Gervais, le 14 septembre 2004



Bernard au musée national d'Art moderne, vers 1955

Le conservateur du musée national
d'Art moderne

Hubert Landais
Directeur honoraire des musées de France

De longue date, les normaliens qui ont choisi de servir dans les musées nationaux se sont illustrés dans un domaine quasi réservé, celui des antiquités grecques et romaines. Tel ne fut pas le cas de ce passionné de peinture que fut Bernard Dorival : chacun s'attendait à le retrouver au Louvre, fréquentant journallement les peintres du XVII^e siècle auxquels il a consacré cours et travaux. D'une grande rigueur morale, il se trouvait parfaitement à l'aise dans le sillage de ces « Messieurs de Port-Royal », au point de consacrer une partie de son temps au musée des Granges qu'il a tant contribué à faire revivre. La peinture, certes, mais aussi et surtout la peinture de son temps, tel fut son premier choix. Un autre normalien, Louis Hauteœur, sut exploiter ce choix. Conservateur venu du Louvre, puis du musée du Luxembourg, il régnait sur le tout jeune musée d'Art moderne depuis son ouverture en 1936.

Dans l'immédiat avant-guerre, le choix n'était pas sans risque ; il s'avéra plus périlleux encore la guerre venue. Louis Hauteœur, nommé alors directeur général des Beaux-Arts, quitte le musée ; Jean Cassou le remplace, mais est révoqué dès septembre 1940 par le gouvernement de Vichy ; nommé conservateur adjoint en 1941, Bernard Dorival se retrouve solitaire ; les musées sont mis en sommeil, total ou partiel ; il en profite pour publier notamment des *Etapas de la peinture française contemporaine* qui feront date.

En 1945, Cassou, tout auréolé de sa gloire de grand résistant, retrouve sa place. Il est bien décidé à user de son prestige et de ses nombreuses amitiés pour rattraper le temps perdu et donner au musée une autre dimension, malgré le manque d'argent et les contraintes administratives. L'une de ces contraintes voulait que les artistes vivants ne soient pas achetés par les musées. Qu'à cela ne tienne : son ami Picasso lui donne dix toiles, d'autres artistes suivront.

Le tout nouveau directeur des musées de France, le premier à porter ce titre, Georges Salles, soutient son action, lui qui, exaspéré lors d'une séance houleuse du comité compétent pour l'acquisition des artistes vivants, avait affirmé avec force : « Messieurs, je ne sais pas si ces artistes [*il s'agissait de*

Braque, de Rouault, de Matisse...] sont vivants ou morts ; ce que je sais, c'est qu'ils sont immortels ». Cette réplique assassine qu'a relevée récemment Laurent Greilsamer ouvrait une brèche salutaire ; la partie était en voie d'être gagnée.

A travers cette brèche, Bernard Dorival, adjoint de Cassou, se précipite dans l'arène, lui que l'on avait connu réservé. Il s'y révèle comme un polémiste redoutable, défendant les uns, pourfendant les autres qui ne lui pardonneront pas toujours, faisant fi des conseils de prudence, ou faisant acheter pour le musée le premier Nicolas de Staël de la collection, la *Composition* de 1949.

En vingt ans, l'équipe Cassou-Dorival, équipe étrange tant les hommes étaient différents mais complémentaires, a réussi son pari : un nouveau musée était né ; acquisitions et expositions s'y sont succédé ; celle des « Sources du vingtième siècle » a permis au public de découvrir avec bonheur un monde qu'il croyait connaître.

En mauvaise santé, Cassou sollicita un poste à l'Ecole pratique des hautes études. Bernard Dorival lui succéda, mais pour peu de temps, choisissant à son tour de se consacrer à l'enseignement et à l'écriture.

Il m'est parfois arrivé de me demander s'il avait été heureux dans les musées, tant ses exigences étaient grandes. C'est lui-même qui m'a partiellement rassuré en m'écrivant, bien longtemps après son départ et sur un tout autre sujet, « nos musées (j'en parle comme si j'y étais encore, c'est qu'un petit morceau de mon cœur y est resté) ». La phrase ne manque ni de tendresse ni d'amertume, on y devine le souvenir de batailles gagnées comme de batailles perdues, celui des amitiés solides et des critiques qui ne l'ont pas toujours épargné, car le monde de l'art moderne n'a pas toujours ressemblé à un long fleuve tranquille.

Maurice Besset
Professeur honoraire à l'Université de Genève

1942 (ou 1943). Matin gris. Bernard Dorival entraîne un petit groupe de visiteurs à travers les salles du sinistre Palais de Tokyo. Les collections, encore squelettiques, du musée national d'Art moderne viennent d'y être installées. Singulier musée, entrouvert plutôt qu'ouvert : il ne faut pas attirer l'attention de l'occupant sur l'art « dégénéré » qu'il présente. Mais l'accrochage qu'a conçu Bernard fait oublier ce que la situation a de surréaliste. Chaque œuvre a été placée de telle sorte que son originalité rayonne pleinement, et qu'en même temps ressorte ce qui la rattache aux autres œuvres exposées – ce qui, au delà des écarts et des ruptures, fait l'unité et la formidable puissance de l'art de la première moitié du XX^e siècle.

Bernard use d'un langage limpide, à la fois rigoureux et chaleureux, à cent lieues de la rhétorique phraseuse et du jargon para-philosophique, qui polluent si souvent le discours sur l'art. A vrai dire, il ne tient pas un discours, il ne s'adresse pas à un auditoire : tout au contraire, il incite chacun de ceux qui l'accompagnent à *voir*, à fouiller, de son regard à lui, ces singuliers objets que sont les œuvres d'art, pour en découvrir, chacun pour soi, le sens, un sens qui ne se révèle qu'à l'expérience visuelle et non au commentaire verbal.

C'est à l'éveil de ce regard actif que Bernard Dorival a consacré, avec beaucoup de patience et d'humilité, une bonne partie de l'énorme travail qu'il a fourni dans sa vie. Apprendre à ses contemporains à voir, à aimer et à comprendre l'art de leur temps. En sortant ce jour-là du musée, je savais ce qu'il y avait à faire.

Ce que je ne pouvais pas savoir alors, c'est que, près de vingt ans plus tard, en 1960, je recevrais à Berlin, où le hasard m'avait amené, une lettre signée Jean Cassou et Bernard Dorival me proposant de venir les rejoindre comme conservateur au musée national d'Art moderne. Une chance invraisemblable. C'était trop beau, mais c'était vrai. Les années que j'ai passées au musée d'Art moderne ont été assez folles, vécues au rythme d'interférences chaotiques entre joies intenses et frustrations à décourager Guillaume le Taciturne lui-même (« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer », c'est tout du moins ce que lui fait dire le petit Larousse).

Mais l'expérience pour moi la plus importante de ces années a été le travail quotidien avec Bernard, la stimulation qu'il m'a donnée tous les jours. Nos options esthétiques ont pu çà et là diverger. Mais seul a compté l'accord qui nous unissait au plan qu'on dirait aujourd'hui éthique. Bernard avait quelques règles qu'il n'a jamais traduites en doctrine, mais auxquelles il s'est toujours strictement tenu, souvent dans des situations exposées, ce qui lui a valu l'inimitié d'un certain nombre de médiocres : aimer pour comprendre ; exiger toujours plus de soi-même que des autres ; ne jamais transiger sur la vérité (fût-ce-t-elle celle du rêve) ni sur la qualité. Mon diocèse (« les écoles étrangères modernes », dans le jargon suranné de l'administration) était heureusement très éloigné de la marmite parisienne, ma position était donc moins inconfortable que celle de Bernard. Je n'ai par conséquent eu aucun mérite à suivre sa leçon.

L'autre expérience décisive de ces années a été pour moi de travailler pour Le Corbusier, sur l'avant-projet de ce qui aurait dû être le « musée du XX^e siècle », et qui n'a jamais vu le jour. En effet, Le Corbusier mourut accidentellement en 1965. Il avait eu l'idée baroque de me désigner comme son exécuteur testamentaire. Cela signifiait régler sa succession et transmettre l'intégralité de son héritage à une fondation qui n'avait pas encore d'existence juridique au moment de sa mort. Autrement dit, un travail à plein temps. J'ai donc dû quitter le musée national d'Art moderne. En 1969, la fondation ayant été mise sur les rails, j'ai quitté définitivement Paris après y avoir passé neuf années fort agitées.

Finis le contact quotidien, le travail en commun avec Bernard. Nos rencontres se sont faites (trop) rares. Mais elles étaient toujours revigorantes et rassurantes : rien n'avait changé dans notre amitié. Et, aujourd'hui encore, rien n'a changé.

Merci, Bernard, à bientôt.

Mars 2004

Mady Ménier

Professeur émérite à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne

Comment répondre, alors même qu'elle me touche si fortement, à l'invite de Claude, votre épouse tant aimée, mon amie, et de vos enfants que je vis grandir ? Comment évoquer sans la trahir, en quelques pages, pareille figure, l'homme, le savant, qui me fut si proche et cher ? Bernard dont je fus, parmi des milliers à travers le monde, la lectrice, l'élève, mais dont j'ai eu le bonheur, rare, d'être une des collaboratrices, et dont notre couple eut l'honneur d'être l'ami du vôtre. Je ne pourrais parler de vous comme je le fais de Vasari ou de Gombrich, et comment parler de vous au passé...

Bien d'autres vont dire ce que vous avez apporté à l'histoire de l'art et à l'art, français surtout, où vous étiez l'ami d'à peu près tous ceux qui comptaient, et, dans le monde entier, le convaincant ambassadeur, y compris quand, même à Paris, il ne fut plus de bon bec que de New York. Mais parce que, homme pudique et secret, vous m'aviez cependant admise dans votre intimité, j'ai été au musée national d'Art moderne, à l'École du Louvre, à l'Université, une fidèle collaboratrice. Du moins ai-je voulu l'être. Ce qui me permet de témoigner avec force que personne, de simplement honnête, n'a pu partager le quotidien de votre travail sans vous respecter et vous admirer, bien souvent vous aimer, trouvant en vous le modèle de l'honnête homme, à qui toute feinte comme toute arrogance étaient étrangères, si naturellement que c'était avec une sorte de candeur.

Combien de milliers avons-nous été, cherchant ce qui s'écrivait en histoire de l'art, si rare au lendemain de la guerre, à découvrir avec émerveillement un auteur d'une trentaine d'années, qui livrait mieux que des livres, des sommes, écrites durant l'Occupation, dans des conditions d'une difficulté dure à imaginer pour qui ne l'a pas vécue. Ce fut mon cher père qui m'apporta la manne des trois tomes des *Étapes de la peinture française contemporaine*, en me disant (nous avions vécu la guerre claquemurés loin de Paris) : « Je ne sais qui est ce Monsieur Dorival, mais c'est éblouissant ». Si je me permets de le dire, c'est parce qu'il fut, comme bien d'autres, en effet « ébloui », comme l'était, encore des décennies plus tard, l'un de vos pairs qui citait ainsi un autre de vos ouvrages, *La peinture française* : « œuvre d'un érudit de moins de trente ans, qui en cinquante ans n'a pas pris une ride ».

En des temps qui s'apaisaient, Paris devenu accessible, l'École du Louvre, où vous occupiez la chaire d'art contemporain, offrait une caverne d'Ali Baba intellectuelle, par le nombre des cours les plus divers qui y étaient professés, parfois devant des auditoires clairsemés. Seuls le cours de Charles Sterling et le vôtre emplissaient l'amphi, dans un silence de cathédrale où ne s'entendait que le grattement fébrile des stylos qui voulaient tout noter. Quelle que soit la reconnaissance que ma génération doit à des érudits qui nous ouvraient les champs du savoir, où, quant à moi, j'avais tout à apprendre, c'était votre cours qui était le sommet de chaque semaine des six étudiants que nous étions à suivre un cursus particulier — parmi la foule des élèves libres et des auditeurs —, admis au tout nouveau concours de recrutement des conservateurs des musées nationaux. N'aviez-vous pas, le premier, parlé, et de quelle manière, d'un artiste vivant, ce qui ne s'était jamais vu et nous enthousiasmait ?

Professeur très admiré, vous étiez aussi un examinateur redouté, et passer sous vos fourches caudines laissait des traces. Je ne fus pas une étudiante particulièrement brillante, et le dernier jugement que vous avez porté sur moi ne s'est pas effacé : « Votre écrit était bon, Madame, je n'en dirai certes pas autant de votre oral ! » Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand, quelques années plus tard, je fus nommée au poste, très disputé, d'assistante au musée national d'Art moderne, auquel je n'osais aspirer.

J'entrai dans ce saint des saints paralysée par la timidité, mais vous avez trouvé très vite un moyen sûr et discret de me faire sortir de mon trou de souris. Pour modeste qu'il fût, ce poste m'apportait d'incomparables privilèges, entre autres celui du musée vide. Vous aussi aimiez arriver de bonne heure pour un tête-à-tête solitaire avec les œuvres, que je me gardais de troubler. Mais vous, commentant toiles et sculptures, me poussant à sortir de mon silence, avez fait de ces précieuses heures une inespérée formation *ad usum delphini*, qui est encore le sûr substrat de tout ce que je me suis efforcée d'acquérir. Ainsi se nouait une relation où je recevais un autre présent aussi précieux, et même plus encore : votre confiance, donnée très vite, entière, qui n'a jamais failli et qui reste ma fierté.

Comme on travaillait bien, dans ce musée, malgré l'incommodité de son architecture afflictive ! Sous votre ferme autorité, jamais pesante, on y travaillait joyeusement et avec foi, on y travaillait dur, portés par votre exemple. Que d'expositions, sur place et à l'étranger, de constants aménagements (même pour faire place à des artistes que, personnellement,

vous ne prisiez pas), ou d'ouvertures de salles, grâce aux dons, dont certains étaient proprement somptueux, qu'attira au musée l'amitié, la confiance en vous, de tant d'artistes et de leur famille. Car, plus personne ne semble le savoir, aucun musée ne disposait alors d'un crédit propre d'achat, disposition particulièrement contraignante pour l'art contemporain, infiniment moins prisé, incontesté, qu'aujourd'hui. Tout cela était mené par vous au sein d'une activité qui laisse sans voix, commissariats d'exposition un peu partout, conférences, publications, incessants voyages à travers le monde, Jean Cassou, vieillissant, ne voyageant plus guère et se retirant de plus en plus, lassé sans doute, épuisé par la véritable lutte qu'il fallait soutenir contre notre propre autorité de tutelle.

Car vinrent les années horribles. Un nouveau régime politique (auquel, à la différence de Jean Cassou, vous n'étiez nullement hostile) créa la fonction de « ministre de la Culture », flanquée d'un « directeur de la Création artistique », titulature ubuesque qui provoquait l'ironie de nos collègues étrangers, mais nous valut bientôt leur commisération. On assista à l'impensable : un ministre tuant, littéralement, un prestigieux organisme placé sous son contrôle. Jean Cassou s'en alla, mais la nouvelle Excellence ne supportait que les échines souples, ce que n'était certes pas la vôtre. Il fallait vous évincer, mais sous quel prétexte ? Vous étiez sans reproche. Que n'inventa-t-on pas ? Quels clabaudages infâmes ne furent pas répandus, dont je voudrais croire que tous ne vous sont pas parvenus ? La vieille femme que je suis voudrait ne pas mourir sans avoir écrit cette honteuse histoire qu'elle a vécue, et que sut si bien occulter celui qui l'osa, car, peu porté à l'admiration d'autres que lui, il intimidait, dit-on, jusqu'au général De Gaulle lui-même. Notre cher ami Jean Laude, pourtant si bienveillant, l'appelait railleusement « un romancier venu à l'esthétique ». Le juge d'instruction qui avait eu à connaître du détournement, à son profit, par un photogénique jeune homme, de deux tonnes de statuaire khmère au cours d'une mission officielle, par quoi il entra dans la carrière, l'avait, dans ses attendus, qualifié avec une pertinente simplicité de « personnalité fabriquée et surfaite ».

Souvenirs proprement affreux, que ne parvint pas à vous faire oublier l'autre carrière que vous avez menée ensuite avec autant d'éclat, celle d'universitaire. L'âge avait adouci votre intimidante figure. L'altier professeur était affectueusement appelé « Papa longues jambes » par des étudiants toujours aussi nombreux et enthousiastes, qu'il entraînait infatigablement dans des voyages, des visites de musées, de collections privées ouvertes pour

lui. Les temps avaient changé. L'exercice assoupli du professorat vous faisait lâcher la bride à un humour que vous réserviez autrefois aux intimes, et qui soulevait des houles de rires dans des amphithéâtres toujours aussi attentifs. Du respect et de la véritable affection dont vous étiez entouré alors aussi, je puis encore témoigner de première main. Je continuais à aimer assister à vos cours, et votre amitié, toujours semblable, m'en confiait un, année après année, en rapport avec les vôtres. Aussi ai-je bien connu vos étudiants, qui étaient un peu les miens et me parlaient en toute liberté.

Vous qui étiez un phare de l'histoire de l'art contemporain, vous avez consacré votre monumentale thèse à Philippe de Champaigne. Le jour de votre soutenance, vous avez terminé le rituel exposé liminaire par ce jugement, que vous faisiez vôtre, porté sur lui : « Bon peintre et bon chrétien ». Je suis témoin que vous, admirable savant, étiez semblable à cet homme qui se tenait modestement à l'ombre d'un figuier, dont le Christ dit : « Voici un Israélite en qui il n'y a nul artifice », et l'Évangéliste témoigne : « Jésus, l'ayant regardé, l'aima ».

Paul Eeckhout

Conservateur honoraire du musée des Beaux-arts de Gand

J'ai fait la connaissance de Bernard Dorival il y a cinquante ans, à l'occasion de l'exposition Philippe de Champaigne organisée en 1952 à l'Orangerie des Tuileries. Je rêvais de pouvoir accueillir ensuite cette exposition au musée de Gand, proposition qu'il accepta spontanément. Depuis lors nous devons bien souvent nous revoir ou nous écrire, sous l'égide de Philippe, puis de Jean-Baptiste de Champaigne.

Ses nombreuses lettres et ses articles, que je garde précieusement, resteront pour moi un vivant témoignage de sa profonde érudition, de sa collaboration toujours aussi empressée que généreuse, et de sa cordiale et fidèle amitié.

Ce fut pour ses collègues belges un honneur et un réel plaisir de pouvoir l'accueillir parmi les membres de notre Académie royale d'archéologie. La brillante conférence qu'il y fit, il y a déjà dix ans, restera l'un des derniers souvenirs de nos rencontres.

Jean Sabbagh
Ancien commandant de l'Ecole navale

Hommage à Bernard Dorival

Lorsqu'il s'est agi de rappeler des souvenirs se rapportant à Bernard Dorival, j'ai accepté avec tristesse, mais aussi de grand cœur.

J'écris en mon nom, mais aussi au nom de ma mère, Agnès Humbert, collaboratrice de Bernard Dorival au musée national d'Art moderne, et de Georges Sabbagh, mon père, peintre oublié et remis en évidence par Bernard.

En me remémorant les dates, les expositions, les catalogues, les cartes postales de voyage, j'ai conscience de ne pas avoir exprimé sur le champ notre admiration et notre reconnaissance pour Bernard Dorival.

Cher Bernard ! Quelle gratitude nous vous devons d'avoir été parmi nous dans les mystères de l'existence. Nul ne peut soulever leur voile, sinon le poète ou l'artiste, mais vous, vous étiez le musicien qui en signalait la réalité.

Tout dans votre démarche était rectitude et vérité. Comprendre et aimer étaient vos objectifs.

L'intensité de la vie intérieure rayonnait dans votre accueil chaud d'une conviction propre à la passionner.

Il y avait en vous une source de vraie joie qui vous permettait de communiquer avec la nature profonde de chacun de nous et des œuvres d'art que vous étudiez.

Vous étiez très ferme sur l'essentiel, cherchant d'abord ce qu'il y avait à juger avec votre choix allant au cœur.

Vous avez su présenter les œuvres du passé, ces trésors qu'il s'agissait de sauver pour le bien des générations futures.

Vous m'avez honoré de votre amitié et de votre confiance. Cet élan continue de vivre dans mon cœur sur le chemin de grande randonnée que vous m'avez montré du doigt.

Juin 2004

Didier Schulmann

*Conservateur au musée national d'Art moderne, Centre Pompidou
Chef du service de la Bibliothèque Kandinsky / Centre de recherche et
de documentation du musée national d'Art moderne*

**Bernard Dorival au musée national d'Art moderne :
esquisse d'une inlassable action au service des artistes et des
œuvres.**

En février 2004, dans les semaines qui suivirent la disparition de Bernard Dorival, à la Bibliothèque Kandinsky / Centre de recherche et de documentation du musée national d'Art moderne, trois vitrines de documents furent installées, afin d'évoquer en quelques touches l'empreinte (ou plutôt *les* empreintes) que son action et ses activités imprimèrent durablement dans ce qui constitue le cœur d'un musée : sa collection. C'est ainsi qu'à côté des témoignages de l'affectueuse admiration que Bernard Dorival vouait à Sonia Delaunay, dont Brigitte Léal évoquera ici même les termes et l'ampleur, comme ce morceau déchiré de nappe de restaurant en papier signé par tous les artistes et critiques, convives conduits par Bernard Dorival au joyeux repas qui suivit le vernissage de l'exposition de 1967, figuraient également des lettres de 1960 à Nina Kandinsky, un peu administratives sans doute, mais où perce une chaleur que venaient confirmer des cartes postales estivales qu'il continua à lui adresser longtemps encore après avoir quitté le musée national d'Art moderne (MNAM).

De tels témoignages, pour ceux qui auront à écrire l'histoire du MNAM, révèlent à quel point Bernard Dorival était attaché à établir et à maintenir, avec celles qui accompagnèrent la vie et la carrière des plus grands artistes de son époque, les liens les plus fraternels. Si ce n'est, en effet, pas du temps de Bernard Dorival que fut pris, par Nina Kandinsky, la résolution de léguer au MNAM le fonds d'atelier laissé par son mari, c'est bien l'attentif désintéressement que lui témoignait Bernard Dorival qui peut être considéré comme étant à l'origine de la superbe prodigalité que Nina manifesta à l'endroit du MNAM.

Des lettres de Roberta Gonzalez avaient été également choisies, auxquelles on aurait pu joindre, sans difficulté si ce n'était la taille des vitrines, des correspondances échangées avec Eugénie Kupka, Virginie Pevsner, Madeleine Kemeny qui, toutes, disent l'admiration réciproque

qui animait les relations entre Bernard Dorival et les familles des artistes. Triste coïncidence de l'histoire, ces vitrines, constituées avec le pieux souci de rendre un hommage immédiat à la disparition de Bernard Dorival, coexistèrent au sein du Centre Pompidou avec la présentation, depuis longtemps programmée dans la galerie du musée et confiée au commissariat de Brigitte Léal, de la donation de Charles et Sonia Delaunay dont il avait été le principal artisan en 1963.

Cette même année 1963, Dorival l'avait consacrée à une autre de ses grandes actions : le règlement de la succession de la veuve de Raoul Dufy, Emilienne. Lorsque Emilienne Dufy mourut, en juillet 1962, l'ouverture de son testament de janvier 1960 et du codicille d'avril 1961 révéla que trois musées, Le Havre, Nice et le MNAM auraient à se partager 75 peintures (30 pour Le Havre, 25 pour Nice et 20 pour le MNAM), et recevraient chacun cinq aquarelles, trente dessins, une tapisserie et trois céramiques. Mais ces libéralités n'épuisaient pas l'immense fonds d'atelier, même entamé des quelques legs particuliers consentis à la famille proche, aux amis et aux domestiques. Les dernières volontés de la veuve de l'artiste étaient en effet que soit légué « à titre universel à l'Etat français, tout le surplus des toiles ou panneaux huiles, des gouaches, des aquarelles ou des dessins en exprimant le désir qu'il soit réparti dans le plus grand nombre de musées français ».

Pour l'historien, la façon dont se déroule le partage est d'un intérêt considérable : il témoigne explicitement des orientations du goût qui prévalait alors, et de la façon dont étaient perçues les différentes « périodes » de Dufy. Il n'y a point quatre lots préparés (pour chacun des trois musées, plus le surplus à répartir), ni même deux (pour les trois musées et le surplus), il y a un fonds d'atelier considérable à partir duquel les conservateurs des musées concernés vont, en le ventilant, sceller les conditions de la présence des œuvres de Dufy appartenant à l'Etat dans les musées français. Si Emilienne Dufy n'avait pas préparé de lots, du moins avait-elle arrêté une méthode et un ordre de préséance : « Mon exécuteur testamentaire devant procéder honnêtement aux attributions en laissant choisir d'abord les trois musées à tour de rôle pour chaque pièce, ensuite les sœurs et puis le frère de Raoul Dufy, après les autres bénéficiaires, aucune toile, aucune aquarelle, aucun dessin n'ayant pu être désigné d'avance. »

Avant que de se répartir l'ensemble, les conservateurs prirent connaissance des tableaux constituant la succession de Mme Dufy. Bernard Dorival, conservateur au MNAM, dans son rapport de mission du 7 février 1963,

touchant manuscrit adressé au directeur des musées de France, note qu'« il y en a 194, parmi lesquels une cinquantaine me semblent de premier ordre, une autre cinquantaine de bonne qualité, et le reste d'un intérêt moindre soit en raison de leur petite taille, soit à cause de leur date très ancienne, soit par suite de leur qualité. Il est, d'autre part, à noter que, sur cet ensemble de 194 peintures, peu relèvent du genre "classique" de Dufy, j'entends par là de sa production de peintre de paddocks, de régates et de concerts, et que la majorité, et sans doute les plus belles de ces toiles, appartiennent à des genres et à des manières (je pense en particulier à la manière cézanienne pratiquée par le peintre de 1908 à 1920 environ) que le gros (sic) public apprécie moins, et sans doute à tort, à mon gré. »

Bernard Dorival poursuit alors en ces termes le récit de ce partage : « Monsieur Reynier, exécuteur testamentaire, fit alors observer que, puisque les musées du Havre et de Nice avaient déjà reçu chacun quatre tableaux, tandis que le MNAM n'en avait, lui, reçu que trois — *Explorateurs, Rue Pavoisée* et *Dame en rouge* [en réalité: « en rose »] —, il lui paraissait juste de me laisser faire le premier choix d'un tableau, après quoi mes collègues du Havre et de Nice choisiraient une toile à leur tour. Ceux-ci se rallièrent avec beaucoup de bonne grâce à cette suggestion qui me permit de prendre pour mon musée la pièce capitale de la succession, *Amphitrite*. Ainsi fut établie une rotation, chaque conservateur choisissant une peinture à tour de rôle dans l'ordre Paris-Le Havre-Nice, jusqu'à extinction du legs. Je récoltai donc pour le MNAM dix-sept tableaux », dont Bernard Dorival dresse la liste selon l'ordre de préférence dans lequel il les a choisis : « *Amphitrite*, 1935 ; *Le dépiquage*, v. 1943 [sic] ; *Les quinconces à Hyères* ; *L'atelier de l'impasse Guelma* ; *Le pêcheur au filet* ; *Acrobates* ; *Compotier de poires et console* ; *Baigneuse en pleine mer et coquille* ; *Les astres*, 1948 ; *Le violon rouge*, 1948 ; *La moisson d'un champs d'avoine*, v. 1933 ; *Vue de Caltagirone*, 1923 ; *Nature morte à la tour blanche* ; *Bateaux à quai à Marseille*, 1908 ; *Hommage à Bach* ; *Le café à l'Estaque*, 1908 ; *Nature morte au panier et au faisan* ».

Il est particulièrement saisissant de prendre aujourd'hui la mesure de la façon dont fut opéré le choix : malgré la claire conscience que Bernard Dorival manifeste judicieusement à l'égard de l'importance des peintures fauves et « cézaniennes » de Dufy, celles qu'il choisit de ces périodes n'apparaissent qu'à la fin de la liste des œuvres destinées au MNAM. Il mâtime en effet, stratégiquement et avec discernement (et avec une belle élégance à l'endroit

Brigitte Léal
*Conservateur en chef au musée national d'Art moderne,
Centre Pompidou*

**« A Sonia. La Jeunesse et la Vitamine »
Bernard Dorival et les Delaunay**

Dans les archives du musée national d'Art moderne qui conservent le volumineux fonds Sonia Delaunay, on trouve, au sein d'une liasse de documents administratifs concernant la rétrospective de deux cents œuvres de Sonia au MNAM en 1967, préparée par Bernard Dorival et Michel Hoog, un vilain papier déchiré orné d'un cœur rouge surmonté d'une dédicace tonique : « A Sonia. La Jeunesse et la Vitamine »¹ !

Cet hommage chaleureux rendu à une dame de 82 ans, signé d'une foule de noms « d'amis reconnaissants », au premier rang desquels on reconnaît celui de Bernard Dorival, le conservateur en chef du musée, marque pourtant la fin d'une époque. Quelques mois plus tard, après les événements de 1968, sur un papier à en-tête du ministère des Affaires culturelles mais adressé de son fief de Saint-Gervais, en Haute-Savoie, Dorival écrit à Sonia pour lui annoncer son départ définitif du musée pour le CNRS, « pour m'y consacrer à une thèse de doctorat sur Philippe de Champaigne »². Il ajoute ces mots tristes, qui rappellent son attachement et son engagement véritables pour les artistes qu'il présenta et défendit durant les vingt sept années de son activité au Palais de Tokyo : « Je ne quitte pas sans déchirement ce musée [...] je le fais en emportant avec moi beaucoup de bons souvenirs parmi lesquels quelques-uns des meilleurs sont l'exposition Delaunay et notre exposition, que je suis fier et si heureux d'avoir organisées, puisqu'elles ont permis de mettre à leur place deux des plus grands artistes de notre siècle et d'obtenir votre amitié. »

La correspondance entre l'artiste et le conservateur, nourrie d'autant de courriers officiels que de cartes postales estivales et familiales signées par Bernard et son épouse Claude, témoignent effectivement d'une

¹ Document daté du 1^{er} décembre 1967, fonds Sonia Delaunay, boîte 13, Bibliothèque Kandinsky, MNAM, Centre Pompidou

² Lettre datée du 29 juillet 1968, fonds Sonia Delaunay, boîte 13, Bibliothèque Kandinsky, MNAM, Centre Pompidou

amitié réciproque qui avait largement dépassé le cadre professionnel et institutionnel habituel. Derrière l'extrême réserve de ton constamment adopté par Dorival à l'égard de « Madame Delaunay », on devine son respect et son admiration envers une femme battante qui défendit bec et ongles la mémoire de Robert, disparu en 1941, et imposa son œuvre ainsi que la sienne et leur conception d'un art abstrait total englobant tous les domaines de la création. Avec son fougueux patron, Jean Cassou, Bernard Dorival sera l'instrument persévérant et efficace de cette bataille commune et de leur victoire, qui n'était pas gagnée d'avance dans le contexte de l'état culturel français de l'après-guerre, démuné et encore indécis sur la valeur des avant-gardes.

La stratégie suivie par le tandem Cassou-Dorival est connue. Elle consistait à suppléer aux lacunes criantes de la collection, à peine surgie des limbes des musées du Luxembourg et du Jeu de Paume, par une politique combinant expositions, achats et donations à partir des grands fonds d'ateliers subsistant à Paris. Appliquée aux Delaunay, elle se révéla payante, tant en termes de collections que de prestige. En effet, l'exceptionnelle donation de trente-cinq œuvres de Robert et de soixante-sept œuvres de Sonia, réalisée en 1964 par Sonia et son fils Charles en faveur du musée national d'Art moderne, est l'aboutissement d'une série d'acquisitions régulières, dont Dorival a résumé les étapes dans sa précieuse préface au catalogue de la collection Delaunay du MNAM établi par son adjoint, Michel Hoog, en 1967.

Si les premiers achats de peintures de Robert avec *Les tours de Laon* (1912), *La verseuse* (1916) et *La ville de Paris* (1910 – 1912) commencent avant guerre, en 1935 – 1936, Cassou et Dorival feront entrer, entre 1945 et 1962, les pièces les plus abstraites des Delaunay, comme *Une fenêtre, étude pour les trois fenêtres* (1912 – 1913) et *Formes circulaires. Soleil, n° 2* (1913) de Robert, le *Bal Bullier* (1913) et les *Prismes électriques* (1914) de Sonia. Une audace récompensée par une première salve de dons de Sonia, puis par la « magnifique donation », conçue en étroite collaboration avec les deux conservateurs. Bernard Dorival a salué cette donation dans un article de *La revue du Louvre*³, où il rend un hommage appuyé au « ménage Delaunay »,

³ Bernard Dorival, « Deux grandes donations au musée national d'Art moderne. La donation Delaunay et la donation Dunoyer de Segonzac », in *La revue du Louvre*, n° 6, Paris, 1963, p.283-288.

met Robert sur le même plan que Kandinsky, et valorise le caractère pionnier de l'œuvre textile de Sonia, alors négligée, dans le mouvement des arts décoratifs modernes.

Tout en assurant, dans le parcours du Palais de Tokyo, une brillante présentation de plusieurs salles monographiques consacrées aux œuvres des Delaunay de la collection, Bernard Dorival ne cessera plus de défendre leur création à travers une série d'expositions et de publications marquantes au niveau national et international. En 1961 son ouvrage de référence, *L'École de Paris au musée national d'Art moderne*⁴, dont la couverture utilise un détail de *La ville de Paris*, consacre plusieurs pages à la présentation de trois tableaux de Robert, *Une fenêtre, étude pour les trois fenêtres*, *Le manège de cochons* (1913 – 1922), *La ville de Paris* (1910 – 1912), et aux *Prismes électriques* de Sonia. Dès 1965, il monte une rétrospective majeure des Delaunay sur le territoire canadien. Sonia lui écrit alors : « Cher Monsieur et ami. Merci pour la belle préface que vous avez écrite pour le Canada. Vous êtes le seul à avoir compris notre vie artistique et ça m'a beaucoup touchée. »⁵ Il organise ensuite la mémorable rétrospective de Sonia au MNAM en 1967 et multiplie les articles qui préparent son importante monographie, *Sonia Delaunay, sa vie, son œuvre*, publiée par Jacques Damase en 1980.

A l'actif de Bernard Dorival, il faut enfin souligner que, en grand serviteur de l'Etat, il aura eu à cœur de former de jeunes conservateurs, comme Michel Hoog et Daniel Abadie, qui ont poursuivi, avec la même ferveur, son œuvre scientifique et muséographique en faveur des Delaunay. Les expositions et les publications sur les Delaunay menées entre 1999 et 2003 par le musée national d'Art moderne, au Centre Pompidou et à l'étranger, sont la preuve que l'engagement témoigné par celui que Sonia admirait « pour son goût et sa probité »⁶ demeure bien vivant.

⁴ *Paris, éditions Aimery Somogy, 1961, p.196-203.*

⁵ *Lettre de Sonia Delaunay à Bernard Dorival, datée de Paris, 17.10.65, fonds Sonia Delaunay, boîte 13, Bibliothèque Kandinsky, MNAM, Centre Pompidou.*

⁶ *Dominique Desanti, Sonia Delaunay, magique magicienne, Paris, Editions Ramsay, p. 318.*



Bernard avec le peintre Alfred Manessier et son épouse Thérèse, en avril 1960 à Rome. Ils y étaient venus pour participer à un jury de peinture avec Alberto Giacometti et Edouard Pignon, et pour être reçus par le Pape Jean XXIII, afin de lui remettre une supplique.

Bernard et les artistes



A gauche, le sculpteur Henri-Georges Adam et le peintre Jacques Villon ; à droite, Bernard Dorival



Bernard et le peintre François Desnoyer



Bernard avec le peintre Hans Hartung

Sonia Delaunay
Artiste peintre

Ce texte est extrait du journal de Sonia Delaunay, publié en 1978 aux éditions Robert Laffont (collection A jeu découvert, p. 137) sous le titre Nous irons jusqu'au soleil.

Vendredi 20 août 1943

J'ai fini le livre de Dorival. A la fin de son livre il résume son premier volume en démontrant que toute la peinture de cette époque annonce une peinture s'éloignant du Réalisme, une peinture inobjective, toutes les peintures que nous connaissons ne sont que des balbutiements. Il est étonnant de compréhension et comme il est près de nous ! C'est la première fois que je vois quelqu'un de si loin et de si près. Dommage que Delaunay ne l'ait pas connu. Je n'ai pas la force physique de communiquer aux gens l'enthousiasme comme lui le faisait.

Zao Wou-Ki
Artiste peintre

Le texte qui suit a été écrit par Zao Wou-Ki dans son Autoportrait, p. 95 – 97. Nous le reproduisons à sa demande.

J'aime mes amis comme je soigne, chaque matin, à l'heure du petit déjeuner, en buvant du thé, les bonsaï, orangers et orchidées de ma salle à manger. Je cultive l'amitié car j'ai besoin de cette harmonie avec le monde extérieur. Ces amis, rencontrés dès 1949, dans la fidélité réciproque, m'ont aidé à m'enraciner dans ce pays, au point de ne plus penser retourner vivre en Chine.

Le climat était-il favorable pour accueillir d'autres cultures, et leur donner la chance de se développer ? Je n'ai jamais une seule fois été victime de racisme, comme je le craignais. Dès mon arrivée, j'ai été non seulement accueilli et compris mais soutenu par ceux que je ne connaissais pas encore.

Ma peinture a été le maillon du premier lien qui m'a permis d'avoir de nombreux amis, Vadim Elisseeff, Bernard Dorival notamment. [...]

Dès 1949, j'eus l'opportunité d'exposer trente-six tableaux à la galerie Greuze, située avenue de Messine. Bernard Dorival accepta d'écrire la préface du catalogue. Il était conservateur du musée national d'Art moderne. Que pouvais-je espérer de mieux pour présenter mon travail ? Il a été le premier qui ait su définir l'esprit de ma peinture. Il m'arrive de relire cette petite préface et je suis toujours ému de cette sollicitude. Je le trouve infiniment généreux, à l'image de ce qu'a été pour moi le Paris de cette époque :

« Rien de plus réconfortant, de plus exaltant même, pour nous autres Français de 1949, que le spectacle de ces jeunes artistes étrangers qui du monde affluent vers Paris, comme vers la capitale, ou mieux, vers le laboratoire et vers le sanctuaire de l'art contemporain. Mais le plus merveilleux, c'est qu'en y recevant des leçons françaises, ils ne laissent pas de rester ce qu'ils sont, voire de le mieux devenir, les fils de leur pays natal et les héritiers de sa culture, que les enseignements et les exemples de France, loin d'étouffer, épanouissent. Ainsi en alla-t-il, depuis un siècle, de milliers de peintres. Ainsi en va-t-il de Zao Wou-Ki ».

Nicolas de Staël
Artiste peintre

Ce texte est extrait d'une lettre adressée par Nicolas de Staël à Bernard Dorival, datée de septembre 1950. Il remerciait Bernard d'avoir exposé en dehors de la salle des abstraits le tableau qu'il venait d'acheter pour le musée d'Art moderne, Composition (1949).

Très cher Dorival,

Merci de m'avoir écarté du « gang de l'abstraction avant ». Merci de votre texte. Je suis sensible à votre amitié pour mes tableaux, on vient de m'apporter *La Table ronde*¹ ce matin. Je pourrais vous écrire des pages sans

¹ Il s'agit d'une revue dans laquelle Bernard Dorival avait écrit sur Nicolas de Staël.

fin pour vous aider à me situer plus précisément, un vrai traité de dynamique morale avec tout le florilège d'espace mouvement, lumière ordre et désordre où je pense me retrouver un jour avec vous peut-être, mais laissons la peinture s'expliquer seule.

Vous me faites espérer qu'un jour mes amis s'apercevront recevoir les images de la vie en masses colorées et pas autrement, à mille, mille vibrations. On y arrivera un jour au fanatisme de l'humilité visuelle, bien en dehors des graphismes orduriers. Excusez-moi, je m'emporte.

En mars 1952, Bernard avait rendu visite à Nicolas de Staël dans son atelier. Enthousiasmé par son tableau Les toits (alors intitulé Le ciel de Dieppe), il avait déploré que le musée national d'Art moderne n'ait pas les moyens de l'acheter. Le lendemain, Bernard recevait un message de Staël, dans lequel celui-ci exprimait son désir de faire don de l'œuvre au musée.

Le texte qui suit est extrait d'une lettre adressée par Nicolas de Staël à Bernard Dorival, datée de la fin septembre 1952.

Très cher Dorival,

Vous êtes bien gentil d'avoir accepté mon ciel pour votre musée, et je tiens à vous en remercier.

Jacques Busse
Artiste peintre

Jacques Busse est décédé le 22 août 2004

Comment Bernard Dorival, normalien agrégé de lettres classiques, helléniste et latiniste brillant, spécialiste de Racine et de Pascal, est-il soudain devenu historien de l'art ? Je n'étais pas là pour avoir connu la réponse, mais le fait est que, de 1943 à 1946, parurent chez Gallimard les trois volumes des *Étapes de la peinture française contemporaine*, ce qui n'était pas un début très discret de la part du professeur d'humanités n'ayant pas encore trente ans. Ce coup d'éclat imposa définitivement Bernard Dorival en tant qu'historien d'art et critique de l'art contemporain.

Historien de l'art, il s'est fait, au cours des années, une place prépondérante dans l'histoire de l'art du XVII^e siècle. Historien de l'art contemporain, il récidiva son engagement initial, en 1957, avec, aux éditions Tisné, les deux volumes des *Peintres du vingtième siècle*. Historien de l'art « moderne » (dont son cher XVII^e siècle), il est l'auteur de monographies. Historien de l'art contemporain, il nous a plutôt ficelés dans des ouvrages collectifs, aux éditions Mazenod, dans l'encyclopédie de la Pléiade. Ce qui l'a sans doute attiré le plus dans l'art contemporain, ce fut de pouvoir nous connaître tous « en vrai ». Là, il nous a été d'une fidélité affective sans faille. Et pour nous quel encouragement, d'autant qu'entre temps il était devenu conservateur du musée national d'Art moderne.

Pourtant, en charge de fonctions requérant une impassibilité obligée, ce racinien, récitant de mémoire le Songe d'Athalie, ayant lui aussi un cœur apte aux vindictes, ne put toujours réfréner ses pulsions de critique d'art contrarié, d'où quelques éclats, demeurés historiques, avec Bernard Buffet ou Lorjou. Hors ces rares exceptions, il nous accompagnait avec un intérêt tendre pour nous, et sans concession pour notre œuvre. Certes, Dorival a toujours privilégié l'art français et précisément la peinture, ce qui ne l'a pas empêché de s'exprimer sur Chirico, Lansky ou Dali, de se manifester partie prenante dès l'apparition imprévisible du sculpteur César. Seulement, il a toujours professé qu'un historien de l'art contemporain ne pouvait honnêtement partager les affres de la création que des artistes de sa génération. Sa génération, c'était les Bazaine, Manessier... et jusqu'à Soulages, mes amis et moi-même.

Aussi, très simplement, remarquons qu'en consultant les 114 notices biographiques des artistes traités dans le deuxième volume des *Peintres du vingtième siècle*, nous ne sommes plus qu'une douzaine encore en vie. C'est pourquoi il était urgent que l'un des douze témoignât encore en direct de la chaleur des rapports que ce grand historien de l'art contemporain et responsable institutionnel du musée national d'Art moderne sut entretenir, préserver avec les artistes de son fonds de responsabilité, qu'un autre aurait pu aussi bien considérer comme les objets mornes de sa qualification professionnelle.

De même qu'avec Bernard Dorival, la vie m'a favorisé de l'amitié du philosophe Jean Grenier et des poètes André Frénaud et Jean Tardieu. J'ai toujours été surpris de constater que tous quatre, sans du tout qu'ils négligent leurs admirations pour des artistes évidemment figuratifs du passé,

ont été, dans l'art contemporain, spécialement attirés par les expressions abstraites, eux qui écrivent et qui décrivent. Dans le cas de Dorival, très mélomane du XVIII^e siècle, il était préparé à la revendication, par les artistes de l'abstraction, de l'autonomie de leur art envers la représentation de la réalité. Ce quadruple témoignage, non exclusif de nombreux autres, me confirme, contrairement à l'évolution des modes éphémères, que l'acte de dessiner et de peindre reste un ou le moyen primordial de la communication humaine et que son avatar abstrait, qui a déjà occupé tout le XX^e siècle, correspond à un profond désir d'un langage aussi universel que celui des sons de la musique (Torres-Garcia, Queneau, Tardieu...).

Je termine avec un « scoop », dont les précisions sont dues à Claude Dorival : en mai 1968, avec Soulages, Manessier, Pignon... , nous étions très concernés par les manifestations d'étudiants. Or nous avons trahi leur camp : lorsque nos amis étudiants nous ont avertis qu'ils allaient investir le musée national d'Art moderne, Edouard Pignon, Pierre Soulages, moi-même avons téléphoné à Bernard et lui avons conseillé de fermer son musée. Bernard a consulté le directeur des musées de France de l'époque, Jean Châtelain, sur la conduite à tenir. Celui-ci a tenté d'en référer au ministre et à ses collaborateurs. Mais tous étaient injoignables et le ministère désert. Jean Châtelain a fait alors parvenir à Bernard Dorival l'ordre écrit de fermer le musée. Ce qui fut fait. Ces péripéties ont contribué à décider le normalien, anciennement déserteur de l'enseignement, à rejoindre ce qu'il a qualifié de son « alma mater », où il m'a donné l'occasion, alors que j'étais à peine bachelier, de « professer » à son côté en Sorbonne. Décidément, ce normalien n'était pas très conforme à la norme, mais il était pour nous tellement approprié.

Pour mon ami Bernard, 16 – 18 janvier 2004

travail ; ce n'était plus une vision critique, accompagnée de la distanciation nécessaire, mais une lecture faite avec les yeux de l'âme. J'en fus bouleversé : comment pouvait-il, en quelques regards, en savoir aussi long sur mon art que sur moi-même ?

Pendant quatre ou cinq années, Bernard fut le confident de ma recherche. A intervalles réguliers je lui montrais mes travaux, sachant qu'il les comprendrait comme s'ils étaient nés de lui. Quel encouragement pour un artiste inconnu ! Quelle chance d'avoir pour ami un esprit aussi élevé ! Le terme n'est pas exagéré. Tout en lui était élevé, le physique comme le moral : taille, visage (au magnifique regard), intelligence — limpide —, érudition — sans fin —, avec un je-ne-sais-quoi d'aristocratique nonchalance dans l'allure, qui trahissait une supériorité naturelle dépouvue de toute morgue.

Dorival avait bien connu Rouault, Bonnard, Vieira da Silva, ainsi que la plupart des grands artistes du XX^e siècle. Il disait sur leur art des choses que je n'ai vues écrites dans aucun livre. Dorival nous manque, désormais, par son absence *physique*. Cependant, il n'est pas mort, les êtres de sa trempe ne meurent pas. Il était la vie même, ineffable donc ineffaçable.

Pierre Soulages
Artiste peintre

Bernard Dorival était un homme de droiture et de courage.

Sans se soucier d'autres choses que d'une fidélité à ses goûts, il a défendu avec passion et talent l'art qu'il aimait.

Si ses jugements sans tiédeur ni prudence lui ont fait parfois des ennemis, ils lui ont surtout valu des amitiés indéfectibles.

Mars 2004



PHILIPPE DE CHAMPAIGNE
ET
PORT-ROYAL

*L'exposition Philippe de Champaigne, organisée au musée des Granges de
Port-Royal en 1957.*

Le créateur du musée des Granges
de Port-Royal

Thèrèse Picquenard
Conservateur général du Patrimoine à la retraite

Bernard Dorival a joué un rôle éminent dans la protection du site de Port-Royal, lieu de mémoire à la fois réputé et méconnu, ainsi que dans la promotion d'un nouveau regard porté sur le mouvement janséniste. Le sien, éloigné des polémiques anciennes et naturellement érudit, était imprégné d'une sympathie passionnée mais bien tempérée.

Son intérêt pour la littérature et l'art français du XVII^e siècle s'est manifesté très tôt. Il fit le choix d'étudier l'œuvre de Philippe de Champaigne comme sujet de thèse de doctorat. Il rédigea également, en 1944, une analyse magistrale et sensible du théâtre de Racine à la lumière de l'éducation reçue auprès des Solitaires, *Du côté de Port-Royal* (Gallimard, 1946).

Dès la fin de la deuxième guerre mondiale, Bernard Dorival participe à la renaissance de la Société des Amis de Port-Royal ; il en sera le président de 1952 à 1977. Il organise en 1952, à l'Orangerie des Tuileries, une importante exposition consacrée à Philippe de Champaigne. Le catalogue de cette exposition sera la préfiguration d'une thèse que les circonstances d'une vie professionnelle très active ne lui permettront de terminer qu'en 1972 et soutenir au début de 1973, publiée sous le titre : *Philippe de Champaigne ; 1602 – 1674 ; la vie, l'œuvre et le catalogue raisonné de l'œuvre* (deux volumes, 1976 ; suivis en 1992 d'un *Supplément au catalogue raisonné de l'œuvre de Philippe de Champaigne*).

En 1955, il accepte, en plus de ses fonctions au musée national d'Art moderne, la charge du musée national des Granges de Port-Royal, propriété acquise trois ans plus tôt dans un triste état, comprenant le bâtiment XVII^e des Petites Ecoles, et une maison XIX^e située dans un grand parc, au-dessus du site des ruines de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. On lui doit l'« invention » de ce musée historique peu commun, dont il a constitué l'essentiel des collections et conduit la rénovation : la maison des Petites Ecoles a été entièrement restaurée entre 1958 et 1962. Tout ceci obtenu de haute lutte, grâce à des expositions (« Racine et Port-Royal », 1955 ; « Pascal et les *Provinciales* », 1956 ; « Philippe de Champaigne et Port-Royal », 1957) et grâce à un pouvoir de persuasion peu commun, car Port-Royal n'est pas un thème patrimonial facile. Le guide intitulé *Le musée national des Granges*

de Port-Royal, qu'il publie en 1963, expose bien sa conception du musée. C'est plus qu'un guide : un excellent résumé, abondamment illustré, de l'histoire de Port-Royal et du mouvement janséniste.

Bien qu'ayant quitté la direction du musée des Granges en 1968, Bernard Dorival ne cesse pas de s'intéresser à Port-Royal : en plus de sa thèse, il conçoit, en 1978, l'*Album Pascal* pour La Pléiade et, en 1992, publie une étude consacrée à *Jean-Baptiste de Champaigne (1631 – 1681), la vie, l'homme et l'art*.

Bernard Dorival, qui a tant œuvré pour l'art du XX^e siècle, a aussi été un « honnête homme », digne du XVII^e siècle français, dont il connaissait si bien la littérature et l'art — il appréciait par dessus tout le classicisme —, « honnête homme » touché intimement par l'un des plus forts courants spirituels que cette époque ait vu naître.



La croix de Port-Royal

Jean Mesnard

Membre de l'Institut

Professeur émérite à l'Université Paris IV-Sorbonne

Bernard Dorival est entré très tôt dans le cercle des amitiés prestigieuses dont m'ont fait bénéficier, à partir de 1948, mes recherches sur Pascal et Port-Royal. Pour la science, la qualité du jugement, la richesse de la personnalité, il était de la même classe qu'un Jean Orcibal, un Louis Cognet, un Louis Lafuma. Tous, d'ailleurs, comme lui-même, aussi profondément attachés à Port-Royal et à la tradition spirituelle portée à sa plus haute expression par Pascal que catholiques fervents du XX^e siècle, assidus aux œuvres de l'Église d'aujourd'hui. Quelques traits s'imposaient toutefois plus particulièrement chez Bernard Dorival : une élégance supérieure, fort bien servie par sa haute stature, et qui s'alliait à une simplicité, une cordialité toutes naturelles ; une rare autorité de parole, où brillait à la fois la clarté, la rigueur formelle, la vivacité, la justesse de la diction, le beau timbre de la voix. Si l'on essaie de pénétrer plus avant dans l'intimité, il semble qu'on doive surtout remarquer une sorte de réserve profonde, un équilibre, une sagesse, qui, tout en lui offrant de beaux succès professionnels et la réalisation d'une œuvre de grande qualité, l'ont tenu à l'écart de plus hautes ambitions qui étaient à sa portée. Attitude dictée sans doute aussi par son affection pour les siens et le prix qu'il attachait à la vie de famille, menée dans le cadre de sa belle résidence parisienne ou de sa maison de Saint-Gervais.

La carrière intellectuelle de Bernard Dorival a été d'une grande richesse. Elle s'est exercée selon des modes très divers : conservation des musées, celui d'Art moderne, ou celui des Granges de Port-Royal-des-Champs ; organisation de nombreuses expositions, en France ou à l'étranger ; enseignement supérieur, à l'École du Louvre et à la Sorbonne ; animation de sociétés et de la vie culturelle. Dans son œuvre, consacrée essentiellement à la peinture française, deux centres d'intérêt principaux, Philippe de Champaigne et la peinture moderne. En fait de méthode, une préférence affirmée pour l'histoire, plutôt que pour la théorie. Mais l'histoire était vivifiée par l'expression d'un goût très sûr, déterminant une véritable communion entre l'artiste et son œuvre. Moyen aussi d'éveiller l'attention et de susciter l'enthousiasme, chez les auditeurs de ses cours, dans les groupes qu'il était appelé à guider, ou chez ses interlocuteurs en conversation.

Dans cette diversité, la prédilection pour Port-Royal s'est vite imposée. Elle était évidemment née du choix initial effectué par le chercheur en faveur de Philippe de Champaigne. Mais il faut y ajouter un attachement profond pour Pascal, où se mêlaient la culture du littéraire qu'il était par formation et une quête exigeante de spiritualité. Les circonstances n'ont fait que confirmer cette orientation. D'abord la fondation de la Société des Amis de Port-Royal, en 1950, et la présidence qui lui en fut confiée en 1952, à la mort prématurée du premier titulaire, Charles Mauricheau-Beaupré. Il devait conserver cette fonction pendant vingt-cinq ans, jusqu'en 1977 : encore ne fut-ce que sur son insistance que j'acceptai de le remplacer. Vingt-cinq années de présence active, ponctuées par des assemblées générales et des conseils d'administration toujours brillamment tenus, et où abondent les épisodes qu'il y aurait lieu de rapporter parce qu'ils permettraient de le faire revivre.

Pour n'en retenir que quelques-uns, on soulignera d'abord, en général, que la présidence de société s'est longtemps conjuguée chez lui avec la charge de conservateur du musée des Granges, incluant l'aménagement du lieu et la mise sur pied de manifestations ou d'expositions, ainsi qu'avec l'élaboration de travaux originaux concernant l'histoire de monastère, en rapport ou non avec la préparation de la thèse sur Philippe de Champaigne. Chacune de ces activités permettait de mieux remplir les autres, le tout bénéficiant grandement à l'audience de Port-Royal.

Pour en venir au particulier, un épisode pittoresque, d'un retentissement imprévu et fertile en rebondissements, prend place à une époque contemporaine des débuts de la Société. Un collectionneur, Ulysse Moussalli, ayant acheté à l'hôtel Drouot, en décembre 1951, un portrait attribué à Philippe de Champaigne et donné pour représenter Le Maître de Sacy, voulut, de bonne foi ou non, mais en raisonnant avec talent, y faire reconnaître un portrait de Pascal, peint, à en juger par son costume, au temps de sa période mondaine. La presse fut aussitôt mise en branle, une monographie parut, et l'identification proposée rencontra un tel succès que le nouveau portrait devint l'effigie de référence de Pascal, ornant nombre d'éditions scolaires et plusieurs ouvrages savants : la fièvre n'est même pas totalement guérie. Parallèlement, des réserves n'avaient pourtant pas tardé à s'exprimer ; elles en revenaient à l'identification donnée lors de la vente, mais trop discrètement sans doute pour arrêter la vague qui déferlait. Elles

émanaient en particulier de Bernard Dorival, qui se sentait provoqué à la fois comme spécialiste de Philippe de Champaigne, où il voulait bien voir l'auteur du portrait, et comme fervent de Pascal, qu'il refusait de tenir pour le modèle peint. Il rassembla ses arguments, qu'il serait bien difficile de ne pas reconnaître pour décisifs, dans deux articles de *La revue des arts*, en 1956. Aujourd'hui le tableau, grâce à Thérèse Picquenard, est entré dans les collections du musée des Granges, comme portrait de Le Maître de Sacy.

A l'occasion de cette polémique, Bernard Dorival renouvela de fond en comble le problème de l'iconographie de Pascal, reprenant ainsi, sous l'angle historique et technique, l'interprétation de la sanguine de Domat, du masque mortuaire, et du portrait posthume dû à François II Quesnel, gravé par Edelinck. Modèles d'enquêtes à la fois critiques et constructives qui furent appliquées aussi à d'autres portraits de personnages de Port-Royal et nourrirent la grande thèse sur Philippe de Champaigne.

C'est toute une série d'épisodes qu'il faudrait retracer pour donner une idée complète des manifestations variées qu'entraîna, en 1962, la célébration du troisième centenaire de la mort de Pascal et auxquelles Bernard Dorival participa d'une façon éminente. Il y en eut en plusieurs lieux, notamment à Paris, à Clermont-Ferrand, à Rouen et aux Granges de Port-Royal. Pour n'en retenir qu'une seule, mon choix se portera sur les très belles journées qui se déroulèrent, au printemps, à Clermont-Ferrand. D'abord parce que j'eus le privilège d'y parler, sous la présidence même de Bernard Dorival, sur « Pascal et la musique » : ce qui, dans la discussion, donna lieu à un échange de vues fort original sur l'importance comparée de la musique et de la peinture dans les goûts de nos contemporains. Mais ce qui m'a laissé le souvenir le plus inoubliable, c'est un à-côté de ces journées : les repas que les responsables de l'entreprise prenaient en commun, à la gare routière. Il y avait là, entre autres, Bernard Dorival, Jacques Renoult, Louis Cognet, Jean Orcibal, Louis Lafuma. La conversation était aussi variée que brillante. Mais nul ne la conduisait d'une manière plus éblouissante que Bernard Dorival. Il s'imposait aussi bien dans ces moments de détente familière que dans les discussions savantes du colloque.

La série ainsi amorcée pourrait se prolonger fort longtemps. Il faudrait rappeler la passionnante soutenance de thèse à laquelle j'eus la chance d'assister, ainsi qu'à la réception très cordiale qui suivit, rue Notre-Dame-des-Champs : occasion de mesurer l'étendue et la ferveur d'amitiés nouées

pour la plupart de longue date. Je me bornerai à citer deux publications révélatrices à la fois d'une vaste expérience muséographique et d'une maîtrise assurée de la recherche historique. D'abord, en 1963, une modeste brochure, *Le musée national des Granges de Port-Royal*, décrivant, avec l'appui de commentaires substantiels, les nombreuses pièces de collections constituées et classées, pour l'essentiel, par Bernard Dorival lui-même, et comportant un historique des lieux faisant pour la première fois le point sur toutes sortes de traditions erronées. Puis, en 1978, dans la célèbre collection des Albums de la Bibliothèque de la Pléiade, l'*Album Pascal*. La tâche était redoutable, la documentation étant peu abondante, et le vrai et le faux étant souvent mêlés. Or l'ouvrage unit à merveille solidité et agrément. Au texte d'une biographie très précise, courant avec fantaisie de page en page, s'entrelacent des images d'origines extrêmement variées, toutes d'une authenticité irréprochable et fournissant au texte non seulement une illustration, mais un prolongement et un commentaire indispensables. Œuvre d'art, en même temps que de science.

Dans ses dernières années, Bernard Dorival s'était fait plus lointain. Il avait pourtant encore accepté de venir à l'une des dernières assemblées générales des Amis de Port-Royal, pour donner une conférence sur Jean-Baptiste de Champaigne. Nous l'avions retrouvé tel que nous l'avions toujours connu. Pourtant, sa santé l'obligeait à prendre beaucoup de précautions. La chaleur familiale lui était aussi de plus en plus nécessaire. Pour ses amis, la grande peine de sa disparition n'est adoucie que par le souvenir exceptionnellement vivant qu'ils ont gardé de lui.

Le professeur

A l'École du Louvre

Daniel Ternois

Professeur émérite à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne

Bernard Dorival, un maître

En 1946, muni d'une licence classique et d'un diplôme d'études supérieures de littérature comparée (sur *La Découverte du Gréco par les écrivains et les voyageurs français en Espagne*), et poursuivant par ailleurs des études d'histoire de l'art en Sorbonne, où je reçus une excellente formation de base, je fus admis sur titres comme « élève agréé » à l'École du Louvre. Cette double formation était celle de la plupart de mes camarades (il existait aussi un concours d'entrée). Nous formions un petit groupe lié d'une amitié durable. Ce fut d'abord le directeur, Marcel Aubert, grand médiéviste, qui m'accueillit et me conseilla, avec sa cordialité habituelle. Outre l'histoire générale de l'art, étalée sur trois ans, nous devions choisir, pour la même durée, deux « cours organiques » : je choisis le sien et celui de Bernard Dorival, chargé de « l'histoire de la peinture des origines au XVIII^e siècle ».

Les réglemens de l'École ont changé depuis, mais non la nature même de l'enseignement, exceptionnelle en France, alliant l'histoire des arts à la connaissance matérielle des œuvres, grâce à leur proximité, dans le Louvre même et dans les autres musées de la capitale. Les cours magistraux des professeurs (qui étaient aussi les conservateurs en chef ou conservateurs des départements) avaient lieu dans la grande et belle salle de la cour Visconti, aménagée dans les années trente pour les projections (clichés en verre, puis diapositives plus modernes), remplacée aujourd'hui par l'ensemble majestueux de la nouvelle École du Louvre. Les élèves agréés avaient droit en outre à des répétitions et à des visites de salles, dirigées, sous le contrôle des professeurs, par des étudiants moniteurs.

Révélation, pour un jeune littéraire attiré par l'art, introduit dans le saint des saints, en contact avec les œuvres elles-mêmes. Le but, et la raison d'être, des études de l'École du Louvre, complétées par un certificat de muséologie et par une « thèse », était, en ce qui concerne les élèves agréés, de former des conservateurs de musées. Cette profession fut en effet celle de la plupart d'entre nous, du moins pour la première partie de leur carrière, plusieurs étant ensuite passés dans l'enseignement supérieur. Je fus le

moniteur de Bernard Dorival, ce qui valut au timide débutant que j'étais bien des angoisses ! Mes « élèves » en savaient parfois plus que moi. Les conseils, l'indulgence et la bonté du maître m'aiderent beaucoup, et aussi la confiance et l'amitié qu'il voulut bien m'accorder, jusqu'à me recevoir un jour, avec Madame Dorival, dans sa résidence d'été en Haute-Savoie, faveur inoubliable !

Bernard Dorival, conservateur au musée national d'Art moderne, que dirigeait Jean Cassou, était aussi un jeune professeur, soucieux de bien établir son autorité. La phrase cinglante par laquelle il accueillait les retardataires est restée célèbre : « Si vous venez pour le cours de la semaine prochaine, c'est trop tôt ; si c'est pour le cours d'aujourd'hui, c'est trop tard », dans un silence de mort. La semaine suivante, tout le monde était à l'heure. Voilà pour l'anecdote. Bernard Dorival était respecté, admiré et un peu redouté, surtout par les demoiselles...

Mais nous l'admirions surtout pour la sûreté de son information, puisée aux sources anciennes, et pour sa parfaite connaissance des sujets qu'il traitait, Georges de La Tour, les frères Lenain ou Poussin ; et « singulièrement » (comme il aimait à dire), Philippe de Champaigne, sujet de ses thèses de doctorat en Sorbonne, publiées avec un catalogue raisonné, et ce Port-Royal qu'il sut faire plus largement connaître en installant savamment le musée des Granges de Port-Royal-des-Champs. Il voulut bien accepter mon projet de thèse sur les dessins de Jacques Callot (qui n'était pas son homme), et accompagner de ses conseils mon travail jusqu'à la soutenance, aux côtés de Marcel Aubert et de Jacqueline Bouchot-Saupique. Nous l'admirions aussi pour la clarté de ses exposés, la construction logique de ses plans, son art de la synthèse. Nous étions sensibles à la perfection de sa langue, celle des grands écrivains de ce XVII^e siècle un peu austère qu'il aimait, le siècle de Louis XIII, le Grand.

Conservateur au musée national d'Art moderne (alors installé dans l'aile ouest du Palais de Tokyo), Bernard Dorival était aussi, par son activité professionnelle et par goût, un connaisseur de l'art contemporain. Alfred Manessier, entre autres, correspondait particulièrement à ses convictions. J'avais suivi des cours sur la peinture des avant-gardes, abstraites et figuratives, dont je garde un excellent souvenir. Il me chargea de réunir pour lui les photographies destinées au quatrième volume, annoncé, de ses *Etapas de la peinture française contemporaine* (1943 – 1946), volume de planches que Gallimard ne publia jamais. J'eus ainsi l'occasion de faire connaissance

avec les galeries parisiennes, les musées, les services photographiques publics et privés : excellente formation. Heureusement, ses deux volumes sur *Les peintres du vingtième siècle* (éd. Pierre Tisné, 1957), abondamment illustrés en couleurs, ainsi que les nombreuses expositions qu'il organisa au musée d'Art moderne, compensent cette lacune. Souvent j'allais lui rendre compte de mes démarches, ou de mon travail personnel, à son bureau du Palais de Tokyo, au n° 2 de la petite rue de la Manutention, en contrebas du musée, où j'étais toujours accueilli avec bienveillance.

Il me soutint lors de mes débuts difficiles dans la carrière des musées. Quand je fus nommé, en 1951, conservateur du musée Ingres à Montauban, poste lointain mais riche en possibilités, il tint à venir, l'année suivante, à l'inauguration de ma première et modeste exposition de dessins du musée (des vues de Rome et de la campagne romaine) et à écrire la préface au catalogue, intéressant « essai » sur le paysage. Ce geste, et la richesse de toutes les années passées sous sa direction, je ne les ai jamais oubliés. Pour moi, comme pour tant d'autres, Bernard Dorival a été un maître, tant pour la connaissance du XVII^e siècle et de l'art moderne, que pour les méthodes de travail en histoire de l'art et pour les exigences formelles, et je lui en suis profondément reconnaissant.

Françoise Debaisieux

Conservateur des musées de la Ville de Pau de 1951 à 1962
Conservateur du musée de la Ville de Caen de 1963 à 1988

C'est à l'automne 1942 que j'ai commencé à suivre les cours d'histoire de la peinture française contemporaine donnés à l'Ecole du Louvre par Monsieur Bernard Dorival. De même l'année suivante, mais, cette année-là, Monsieur Jean Cassou reprenait la chaire d'art moderne alors que Monsieur Bernard Dorival avait pour sujet l'art de Philippe de Champaigne, sujet de sa thèse de doctorat, publiée en deux volumes en 1976.

Conservateur au musée national d'Art moderne, Monsieur Bernard Dorival analysait pour ses auditeurs les différents courants du XX^e siècle, depuis les nabis, les fauves, les cubistes jusqu'à l'abstraction, courants qui nous étaient peu familiers. Professeur très attentif à ses élèves, il les conseillait volontiers, ainsi que les peintres que ceux-ci lui signalaient et qui

recherchaient ses conseils ou son aide. C'est ainsi qu'il accepta de rencontrer Armand Petitjean, originaire de Pau, ainsi qu'Aldine Abdelatif, Egyptien de Paris, qu'il adressa à des directeurs de galeries, leur permettant d'être introduits dans le milieu artistique parisien. Il aidait aussi ses élèves dans leur cursus, leur confiant des travaux littéraires ou aidant leurs recherches pour une thèse.

Personnellement, je garde le souvenir d'un professeur attentif qui a bien voulu m'aider dans le développement de ma carrière et me prodiguer ses conseils. Je lui en garde une reconnaissance particulière.

Bernard de Montgolfier
Directeur honoraire du musée Carnavalet, Paris

Je garde de Monsieur Dorival un très beau souvenir. Je lui dois beaucoup. Il aura été dans une large mesure à l'origine de ma carrière. Pendant trois ans, de 1947 à 1950, il a été mon professeur à l'Ecole du Louvre, et ses cours passionnants m'ont appris le chemin de l'histoire de l'art. C'est lui qui m'a orienté vers le musée Carnavalet, où j'ai travaillé depuis 1952 et que j'ai eu l'honneur de diriger de 1976 à 1992. J'étais resté en relation avec lui pour diverses questions touchant la peinture du XVII^e siècle, dont il a été un grand spécialiste — ses travaux sur Philippe de Champaigne font autorité.

Au delà de l'érudit et du conservateur de musée accompli, tous ceux qui l'ont connu appréciaient ses qualités humaines, sa droiture, sa générosité, son enthousiasme, son goût d'aider les autres.

Le 18 décembre 2003

Denis Milhau
*Conservateur en chef du Patrimoine à la retraite au musée des
Augustins de Toulouse*

Lorsque je suis entré à l'École du Louvre, bien qu'ignorant à peu près tout de l'histoire de l'art, comme tous les jeunes gens qui venaient de l'enseignement secondaire, je pensais devoir m'inscrire aux cours qui me permettraient d'en savoir assez sur l'art français des origines au début du XIX^e siècle. J'estimais en effet que cela me permettrait, le temps venu, de postuler pour tout poste de conservateur dans un musée français. Comme la plupart de mes condisciples, je ne pensais pas que l'art moderne, et moins encore la création contemporaine, puissent être justiciables d'une approche comparable à celle dont étaient dignes les arts que le temps et le recul du temps (selon la formule consacrée) avaient confirmés dans leur véritable statut artistique. Aussi bien n'ai-je jamais été l'élève de Bernard Dorival dans mes trois années dans la section supérieure de l'École du Louvre.

C'est après ces études et pour le dépôt du sujet de thèse que, n'ayant pu obtenir l'autorisation de traiter de la sculpture romane du Bas-Languedoc, je décidai de consacrer mon travail à l'étude de l'œuvre de Germaine Richier, qui venait de mourir et dont la grande rétrospective organisée par le musée national d'Art moderne trois ans auparavant m'avait profondément touché. Ce revirement surprenant dans mon orientation, je le devais à la lecture toute récente, pendant l'été 1959, de l'ouvrage que le jeune agrégé Bernard Dorival avait publié, entre 1943 et 1945¹ : trois volumes denses, sur un mauvais papier de guerre, sans la moindre illustration, mais qui exposaient de façon rigoureuse et lumineuse ce qu'il en était de la peinture française depuis l'impressionnisme.

Enfin, une étude d'histoire de l'art qui ne se présentait pas comme la description d'une collection d'œuvres reliées chronologiquement par l'admiration convenue et béate d'un narrateur courant après les épithètes les plus galvaudées pour dire, de façon redondante, ce que tout un chacun pouvait voir, tout en s'assujettissant au palmarès obligé de la critique d'art. Non, Bernard Dorival m'apprenait que l'histoire de l'art, si elle n'est pas une science exacte, au sens où l'entendent mathématiciens, physiciens ou

¹ *Il s'agit des Etapes de la peinture française contemporaine, publiées chez Gallimard.*

naturalistes, est une science d'observation et d'analyse tout aussi exigeante que les autres et qui, en plus, parce qu'elle est de l'ordre humain et social, historique, requiert la précision et la rigueur d'un jugement de fait et d'un jugement de valeur, qui engagent l'honnêteté et la conviction de chacun de ceux qui s'y livrent.

Enfin, aussi, une étude d'histoire de l'art qui ne faisait pas de différence entre l'art ancien, seul digne de l'appellation d'Art, avec un grand A, et l'art moderne, puis l'art contemporain, qui ne seraient artistiques que sous condition de s'inscrire au purgatoire qu'impliquait l'adjectif qui les caractérise ainsi de façon aussi discriminatoire et restrictive. Non, Bernard Dorival m'apprenait qu'en tout lieu et à toute époque l'art n'était pas la reproduction d'une essence absolue et *a priori*, mais le fruit d'une création spécifiquement humaine, individuelle et socialement inscrite en son histoire, réalité évolutive continuellement renouvelée par les hommes, et renouvelant la capacité des hommes à la produire et à en jouir. L'histoire de l'art était donc toujours à jour et toujours à faire, aussi bien pour se donner les moyens de la compréhension de ce que les artistes de tous les pays et de tous les temps avaient déjà produit, que pour s'ouvrir à la jouissance enrichissante de ce que les artistes, nos contemporains, offraient pour notre usage et notre délectation.

Les conditions d'études et de sanction des études à l'Ecole du Louvre firent que ce fut Jean Cassou qui fut mon directeur de thèse (ce que je ne regrette nullement car mes rapports avec lui furent également très riches et instructifs). Mais ce fut bien Bernard Dorival qui guida et enrichit mon travail de ses conseils et de ses avis, avec une bienveillance dont je lui garde une très grande reconnaissance. Ce patronage actif et efficace me fut d'autant plus sensible que nous n'avions pas toujours les mêmes opinions, les mêmes appréciations ou les mêmes objectifs, mais que jamais il ne m'imposa ses vues par argument d'autorité, et qu'il resta toujours réceptif à mes propositions à condition qu'elles soient logiques, pertinentes, précises et fidèles à leur objet.

C'est cette valeur de la fidélité qui a fait le prix inestimable de ma relation avec Bernard Dorival. Cette fidélité s'incarne en l'homme qui la manifeste, comme elle s'incarne aussi en ses actes et ses œuvres, grâce à l'honnêteté et à la conviction de l'engagement que je disais plus haut et dont Bernard Dorival me paraît avoir été un modèle éminent. Malgré les profondes divergences idéologiques ou philosophiques qui pouvaient

exister entre lui et ceux en qui il avait mis sa confiance, je ne l'ai jamais vu faillir à cette fidélité qu'il vouait à ceux dont il reconnaissait les mérites, en dépit des contradictions de tous ordres qui pouvaient s'interposer. J'ai moi-même amplement bénéficié de cette sollicitude, de cette ouverture d'esprit, puisqu'il me confia des rédactions importantes dans les ouvrages qu'il dirigeait, des missions délicates à l'étranger pour les expositions dont il était le commissaire, et qu'il contribua grandement au développement de ma carrière.

Quand je pense à Bernard Dorival, pionnier de la connaissance active de la création du XX^e siècle et de celle du XVII^e siècle à travers Philippe de Champaigne et Port-Royal, je ne peux m'empêcher de me représenter, avec la discrétion distinguée qui était la sienne, un homme qui aurait eu la foi mystique et pragmatique de Pascal, le sens scientifique et anthropologique de Teilhard de Chardin et de Leroy-Gourhan, et la morale dialectique de Diderot et de Baudelaire. Je veux dire, par là, cette foi augustinienne dans la capacité de l'homme, cette confiance, propre aux Encyclopédistes, dans la création humaine produisant l'homme actif et glorieux en son histoire, et, dans son engagement pour la connaissance de l'art, cette fidélité pour l'art et la réalité incarnée dans l'invention artistique de l'homme, que Bernard Dorival nous appelait à partager avec lui en nous montrant le chemin par sa pratique même, tant comme conservateur que comme professeur et ami actif des artistes.

Devant les débordements démagogiques dont nous sommes actuellement les témoins, il faut rester fidèle à cette humilité de la fidélité à l'art, aux artistes et aux hommes, dont Bernard Dorival nous a donné l'exemple.

Danièle Giraudy
Conservateur général du Patrimoine
Directeur des musées de Marseille

Bernard Dorival a dirigé le musée national d'Art moderne de 1964 à 1968, succédant au Palais de Tokyo à Jean Cassou, auprès duquel il avait travaillé depuis 1945.

Il assurait avec ce dernier un cours magistral à l'Ecole du Louvre sur l'histoire de la peinture française. Nous adorions nos deux professeurs, qui illustraient leurs propos de salves de diapositives, dont nous tentions de noter de plus en plus vite les auteurs et les titres.

Jean Cassou, grand résistant, avait gardé un discours militant. S'il évoquait Rouault, né pendant la Commune, il rendait à cette révolte populaire, avec fougue, un vibrant hommage. Au contraire, Bernard Dorival nous impressionnait par son calme, sa haute stature, son discours organisé, sa belle voix ferme et l'impeccable déferlement de sa documentation.

Ce janséniste, qui avait dirigé le musée de Port-Royal, l'était aussi dans ses manières. Il fallait le connaître mieux pour découvrir une profonde gentillesse et une vraie générosité avec ses élèves, dont il a parfois préfacé les mémoires, chance qui me fut offerte pour la publication de mon ouvrage sur le peintre Camoin. Nous lisions ses ouvrages, et nous aimions l'ordre qu'il mettait dans le foisonnement des mouvements artistiques.

Lors de mon premier stage de conservateur, je l'ai vu vivre de plus près dans son musée, avenue du Président Wilson, où toute l'équipe, du plus vieux gardien à sa dévouée secrétaire, le vénérait. Il est vrai qu'il inspirait le respect et qu'une organisation impeccable régnait dans les bureaux de la conservation. Les réponses aux lettres du jour étaient dictées dès l'arrivée du courrier, dégageant ensuite le temps de la préparation des expositions ou des accrochages : historiques et intimistes comme celui de l'atelier Brancusi, majestueux comme ceux qui étaient consacrés à Nicolas de Staël ou Serge Poliakoff.

Avec Jean Cassou, Bernard Dorival poursuivit en effet la reconstruction des collections du musée national d'Art moderne et obtint des donations importantes pour en combler les lacunes, celles de Picasso et de Braque, qui n'étaient pas représentés ou très mal, rééquilibrant l'histoire de la peinture

française. Il mettait en valeur ceux que la postérité avait injustement mis dans l'ombre, comme Roger de La Fresnaye.

Après ses leçons d'ordre, je me souviens aussi avoir été surprise, en lui annonçant que Madame Charles Camoin souhaitait offrir au musée une toile de son mari, de le voir l'appeler immédiatement pour gérer sans délai cette libéralité : « Car il faut faire entrer les œuvres sans tarder, quand on a la chance qu'il s'agisse de dons. Nos crédits sont si réduits. »

C'est à la même époque que se négociait la donation Pougny avec sa veuve, signée le jour d'une victoire de l'équipe de football, où jouait le jeune protégé de cette généreuse bienfaitrice.

Devenue à mon tour conservateur à Marseille, puis au Centre Pompidou et au musée Picasso d'Antibes, il m'est arrivé de lui demander conseil, qu'il donnait avec infiniment de gentillesse et de perspicacité.

Les collections du musée national, devenu aujourd'hui Centre Pompidou, lui doivent beaucoup, et si l'on a parfois regretté que la peinture étrangère y soit peu présente, c'est tout simplement parce que priorité était alors donnée aux urgences d'une collection française cohérente, tâche à laquelle il s'est employé sans faillir. Aux successeurs de compléter, à Beaubourg, une grande collection devenue aujourd'hui internationale.

Lors de sa disparition, à l'âge de quatre-vingt neuf ans, il était surprenant qu'aucune instance officielle n'ait cru devoir préciser tout ce que nous lui devons et ce que lui doivent les musées de France, où ses anciens élèves sont nombreux à chérir sa mémoire.

Au collège Sévigné

Muriel Jeorger

*Chargée de mission au Comité d'information et de liaison pour
l'archéologie, l'étude et la mise en valeur du patrimoine industriel*

J'ai connu Bernard Dorival comme professeur au collège Sévigné entre 1958 et 1960, alors que je préparais l'agrégation d'histoire¹.

Je lui dois beaucoup de ce que je sais en histoire de l'art, et je lui suis surtout redevable de m'avoir appris comment on regarde un tableau, quelles sont les étapes obligées qu'on doit franchir pour étudier un peintre. C'était un extraordinaire professeur qui, malgré ses connaissances immenses et si variées, arrivait avec des cours méticuleusement préparés et se faisait sans doute une haute idée de son métier et de son devoir à notre égard, nous qui faisons de l'histoire de l'art pour la première fois depuis le début de nos études. Sur ce plan, le contraste était saisissant avec ce qui se dispensait en un trimestre à l'Institut d'art de la Sorbonne, et ce en dépit de la notoriété, déjà établie ou à venir, des intervenants.

Je garde précieusement son travail sur la peinture du XX^e siècle, si clair, et si éloigné du jargon actuel.

¹ Bernard Dorival donnait alors des cours de préparation à l'agrégation d'histoire, qui comprenait depuis peu une épreuve d'histoire de l'art.

A la Sorbonne

François Lenell
Conservateur des bibliothèques

Bernard Dorival, mon professeur et ami

Bernard Dorival est l'un des grands conservateurs de musées et professeurs d'histoire de l'art que la France a eus au vingtième siècle. Son nom est inscrit depuis longtemps dans l'histoire universelle de l'art, et les ouvrages magistraux qu'il a écrits sont et resteront d'indispensables références.

A l'époque où j'étais élève de l'Ecole du Louvre, je connaissais le nom de Bernard Dorival pour avoir lu ses livres sur l'histoire de la peinture française. Je savais qu'il avait été reçu très jeune à l'agrégation de lettres classiques, puis qu'il avait brillamment contribué, comme conservateur avec Jean Cassou, à faire du musée national d'Art moderne une institution de réputation internationale.

C'est en tant qu'étudiant d'histoire de l'art à l'Université de Paris IV que j'ai eu la chance et le bonheur de connaître le professeur Bernard Dorival, qui y enseignait l'histoire de l'art moderne et contemporain. D'emblée, je fus impressionné par l'étendue de ses connaissances, par la profondeur, la rigueur, la richesse substantielle et la clarté de son enseignement.

Il lui arrivait de consacrer la majeure partie d'une année universitaire à l'étude approfondie d'un sujet précis, comme, entre autres exemples, l'œuvre peint et gravé d'Odilon Redon, ou la sculpture des peintres. Ses cours, abondamment illustrés de diapositives, étaient complétés de façon originale par des visites qu'il organisait à l'intention de ses étudiants, grâce à son amitié avec des personnalités du monde de l'art. Nous avons ainsi été accueillis par le sculpteur Maxime Adam-Tessier dans son atelier, par le sculpteur Jean Bernard à la Fonderie d'art de Coubertin, par Isabelle Rouault dans l'appartement familial où elle nous présenta l'admirable *Miserere* de son père Georges Rouault, et par Jean Bazaine qui nous commenta *in situ* ses vitraux à l'église Saint-Séverin.

Ma rencontre avec Bernard Dorival, ce professeur exceptionnel, a orienté la suite de mon cursus universitaire : non seulement ses écrits sur Georges Rouault ont accru mon intérêt déjà vif pour cet artiste, mais c'est

lui qui m'a amené, par le choix du sujet de ma thèse de doctorat, à me spécialiser dans l'art sacré en France au vingtième siècle.

Le parcours professionnel de Bernard Dorival me semble significatif par son accomplissement : le conservateur de musée, qui a été un acteur et un témoin important de la vie artistique au vingtième siècle, a souhaité transmettre, comme professeur, ses connaissances à ses jeunes étudiants.

Autant que ses qualités intellectuelles, j'appréciais les hautes qualités humaines et morales de mon professeur : qualités essentielles et exemplaires que sont la droiture, la bonté, la bienveillance, la simplicité, la modestie, la sagesse. Ce chrétien possédait « l'intelligence du cœur », selon l'expression de Blaise Pascal, dont il connaissait si bien et admirait tant l'œuvre.

Bernard Dorival m'a fait l'honneur de son amitié. J'ai toujours eu des sentiments d'admiration et d'affectueux respect pour mon cher professeur et il demeure, présent et vivant, dans mon souvenir le plus fidèle.

Philippe Dagen

Bernard fut pour moi l'allié le plus fidèle et le professeur le plus précieux. Je me souviens de ses phrases vives, de ses jugements sans concession et de la force de ses convictions. Qu'on les approuve ou non, elles forçaient le respect, tant il y était tout entier engagé.

Reste l'image d'un homme droit, d'un homme qui savait dire non. Et cela, aujourd'hui est un exemple inappréciable.

Jean-Michel Leniaud

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études, IV^e section

Bernard Dorival n'était pas seulement un grand conservateur et un savant, il fut, pour moi et tous mes condisciples à l'Institut d'art de la Sorbonne, le meilleur des professeurs. Ses cours étaient travaillés, clairs, construits ; les contacts dont il nous faisait profiter avec les artistes qu'il connaissait étaient chaleureux ; et surtout, ses manières cordiales et simples, à peine dissimulées par une hauteur apparente, suscitaient vite, avec les étudiants que nous étions, des rapports de confiance et d'amitié. Je me souviens notamment d'un voyage qu'il avait organisé en 1975 à Munich, au cours duquel, bien qu'il eût un hôtel réservé en ville par l'organisme allemand qui l'avait invité, il avait tenu à loger, avec nous et comme nous, à l'auberge de jeunesse, malgré son inconfort.

Nous sommes aujourd'hui plusieurs de ses étudiants à servir à notre tour dans l'enseignement supérieur. Je dois dire qu'il ne restera pas seulement pour moi un grand historien de l'art, mais aussi un exemple de conscience professionnelle, un modèle de professeur. J'avais été heureux de pouvoir correspondre avec lui, il y a quelques années, dans le but de lui témoigner ma reconnaissance, en lui dédiant un texte sur les cathédrales au XIX^e siècle.

Garry Apgar

*Professeur à Hampden High School
Membre de Voltaire Society of America*

Au Gentil Bernard

C'est au cours de l'année universitaire 1976 – 1977, à l'âge de 31 ans, que j'ai fait la connaissance de Bernard Dorival. Je venais de débarquer en France, où j'espérais passer une ou peut-être plusieurs années comme caricaturiste pigiste, ayant déjà travaillé, de 1972 à 1976, comme *cartoonist* pour un quotidien en Virginie.

En tant qu'ancien lieutenant de *Marines*, je me suis inscrit en Sorbonne, au niveau de la licence, afin de recevoir une bourse (totalisant l'équivalent d'à peu près mille francs par mois) offerte par le gouvernement américain

à tous ceux qui poursuivaient des études universitaires après leur service militaire. Je n'avais pas vraiment l'intention de prendre mes études au sérieux ; je voulais simplement augmenter mes maigres revenus de pigiste en touchant cette petite subvention pendant un temps limité.

Comme cursus, j'ai choisi un cours en littérature française consacré à Corneille et Rousseau (avec Madeleine Laurent-Hubert), un cours en culture anglaise, et — par pur hasard — un cours avec Bernard en histoire de l'art, une matière que j'ignorais totalement, bien que j'aie toujours aimé dessiner. Etant myope, et ayant aussi du mal à entendre Bernard dans l'énorme salle où il livrait ses cours magistraux, je m'installais régulièrement dans l'un des premiers rangs.

Bernard m'a vite repéré et a interprété le fait que je me mettais si près de lui comme signe de dévouement. Il a appris aussi que j'étais américain, ce qui a dû encore piquer sa curiosité. Quelques mois plus tard, il a organisé un voyage à Dijon, afin de faire découvrir aux étudiants les gloires des musées locaux, ainsi que l'art du sculpteur François Rude. Lorsque nous sommes arrivés à l'auberge de jeunesse où on allait loger, il fallait partager les chambres. Bernard a demandé, à haute voix de manière très théâtrale et quasi-comique, devant tout le monde : « Garry, voulez-vous dormir dans la même chambre que moi ? ».

C'était en hommage à cette personnalité forte, presque gaullienne, et à son amour pour François Rude, que j'ai croqué Bernard — avec sa grande coiffure romantique à la Chateaubriand, épée dans une main, serviette de prof dans l'autre —, dans le rôle du génie de la Liberté du célèbre relief de Rude, *Le départ des volontaires*, à l'Arc de Triomphe de la place de l'Etoile. Il y est représenté criant « LUMIERE ! », selon son habitude — encore un coup théâtral, digne de Molière —, lorsqu'il voulait que l'appariteur qui passait les diapositives fasse rallumer la salle.

Ainsi, petit à petit, nous sommes devenus amis. L'année suivante, en 1977, j'ai décidé de préparer un mémoire de maîtrise sur l'imagerie caricaturale voltairienne, sous la direction de Bernard. Le point culminant... et drôle... de la soutenance de ce mémoire le mit aux prises... gentiment... avec un des membres du jury, Jean-Marie Goulemot, doyen de la Faculté de lettres à l'Université de Tours. Au cours de sa critique de mon travail, globalement positive, Bernard a évoqué une gravure grivoise représentant Voltaire et « l'accouplement de deux chevaux ». Bernard a déclaré que l'on

ne devrait pas employer un tel langage. L'on ferait mieux, a-t-il précisé, de parler de l'accouplement d'un étalon avec une jument. Ce qui a provoqué — à la joie de mes amis, présents à l'occasion, qui ont failli pouffer de rire — une réponse de la part de M. Goulemot, qui, s'adressant directement à Bernard, lui dit que « en français, on PEUT dire "accouplement de deux chevaux" ».

Notre amitié était parsemée de moments pareils, de bons moments, des plus joyeux. En août 1991, par exemple, mes deux fils jumeaux ont été baptisés à l'église de Ferney. En tant que parrain de mon fils Francis, le très croyant Bernard, descendu avec Claude de leur maison d'été de Saint-Gervais, a lu un texte pieux et conventionnel. Face à lui, le parrain de Mathew, mon autre fils, Lucien Choudin, un grand sceptique (sinon athée) et amateur du Patriarce de Ferney, a lu un texte de Voltaire sur la tolérance, au cours duquel un morceau de plâtre est tombé du plafond de l'église sous le nez du curé.

Bernard m'a fait le compliment de dire que j'étais « le premier Américain sympathique » qu'il avait rencontré — mais vu son manque d'estime pour le monde anglo-saxon, il n'y avait sûrement pas beaucoup de compétition pour cet honneur ! Bernard, quant à lui, était pour mes camarades en Sorbonne une espèce de monstre sacré, à la fois effrayant, vieillot... et fascinant. Pour ceux qui, comme moi, l'ont connu dans l'intimité et ont fait la connaissance des siens, dont notamment Claude Dorival, on sait que Bernard était un homme archi-intègre, drôle et tendre... qui aimait — avec une générosité rarissime — et la vie, et sa famille, et ses amis.

Dans mon cas, sa passion pour les arts plastiques me les a fait découvrir et m'a fait apprécier aussi l'art de géants comme Goya, David, Rude et Carpeaux... ce qui m'a détourné du chemin de la caricature, et m'a mis sur la « bonne » voie de l'histoire de l'art. Mais je dois à Bernard Dorival beaucoup plus que ça. Pour moi, son plus grand don est celui d'avoir communiqué — aussi clairement que quand il criait « LUMIERE ! » — un sens aigu des valeurs humaines et spirituelles, qui sont les fondements non seulement de l'art mais aussi de la vie.



à Bernard Dorel -
un "mède" acquis en remerciement pour
cette année
Apgar 24 juin 1977

LE DÉPART des VOLONTAIRES
(la fin du cours)

Caricature de Bernard, par Garry Apgar, juin 1977

Guila Ballas
Professeur honoraire à l'Université de Tel Aviv

Aujourd'hui encore, je revois la haute et noble silhouette à la belle chevelure blanche pénétrant dans la salle de lecture de la bibliothèque Doucet et marchant posément vers sa place habituelle. On m'apprit qu'il s'agissait de M. Bernard Dorival, dont la figure correspondait à merveille à l'image du grand maître et savant, auteur du livre sur Cézanne, tant de fois lu et relu.

Je ne rencontrai personnellement M. Dorival que plus tard, lorsqu'il consentit à faire partie du jury de ma thèse de troisième cycle sur la composition chez Paul Cézanne, dont il fit l'éloge bien que, selon lui, le texte fourmillât de fautes (à l'époque ma connaissance du français était loin satisfaisante). Plus tard, M. Dorival accepta de diriger mes recherches sur le thème et la composition des *Baigneuses* et des *Baigneurs* dans l'œuvre de Cézanne, en vue d'un doctorat d'Etat. Tout au long de mon travail, il me soutint avec bienveillance et j'ai admiré son érudition et son immense amour de l'art. J'ai eu le privilège d'être admise parmi ses proches et, plus tard, de compter au nombre de ses amis et de ceux de son épouse, Claude.

Au printemps 1982, M. Dorival et son épouse furent les hôtes du département d'histoire de l'art à l'Université de Tel Aviv. Ses conférences dans notre département, ainsi qu'au département de langue et littérature françaises, furent hautement appréciées de nos étudiants et de nos enseignants. Par ailleurs, cette visite en Terre Sainte a profondément marqué la foi chrétienne de M. et Mme Dorival et a représenté pour eux une expérience inoubliable. Maintes fois, dans nos conversations postérieures, ils évoquèrent les souvenirs de ce séjour et se montrèrent sincèrement intéressés par la dure réalité politique de notre pays.

La maison des Dorival, à Paris, représentait pour mon époux et moi un havre, un lieu de sérénité et de beauté. Nous parlions d'œuvres d'art, de leur intérêt scientifique, mais aussi des liens d'amitié que M. Dorival avait entretenus avec plusieurs artistes (notamment Sonia Delaunay, Gleizes, Rouault, Atlan ou Zadkine) dans les années où il fut conservateur au musée d'Art moderne. Ses écrits sur les artistes modernes, savants et éclairants, sont pétris de sensibilité et d'affection. Dans son émouvante préface à mon ouvrage *La couleur dans la peinture moderne*, M. Dorival écrit : « La première qualité de l'historien d'art doit être la sympathie », et il manifestait cette

qualité au plus haut point.

Lors de nos fréquents séjours à Paris, nous avons le grand plaisir de rencontrer M. et Mme Dorival chez eux ou dans un restaurant voisin pour déjeuner ou dîner. Les propos de M. Dorival étaient toujours lucides, captivants et pleins d'esprit. Depuis sa disparition, Paris a perdu pour nous un de ses charmes.

Alain Beausire
Historien de l'art

« Votre lettre m'a fait de la peine. Venez vite que je vous remonte le moral. »

Si j'ai à me féliciter d'avoir été presque toujours accueilli tout au long de mon chemin de rencontres, l'infaillible fidélité ne me fut offerte que dans l'amitié de Bernard Dorival.

Il me semble la reproduire à travers ma déterminante rencontre avec Rodin, que je lui dois.

Heureux d'exprimer ici ma reconnaissance, publiquement et pour la première fois. Car l'habituelle pudeur de ce grand humaniste ne saurait être troublée dans cette sérénité qui est désormais son éternité.

J'ai rencontré l'historien dans les salles de cours de l'Institut d'art.

J'ai eu surtout l'honneur de rencontrer l'homme, celui qui m'écrivait de Saint-Gervais : « Je travaille tellement mieux dans mes montagnes et ma solitude ! »

Cérémonies d'adieu

Textes lus à l'église de Saint-Nicolas-de-Véroce, commune de Saint-Gervais-les-Bains, où Bernard a été inhumé, le 16 décembre 2003.

Anne Fraisse
Fille de Bernard Dorival

**Pour Bernard Dorival
1914 – 2003**

Papa, mes frères et moi, nous sommes fiers d'être tes enfants.

Quand nous étions petits, tu as joué et beaucoup ri avec nous ; chaque soir tu nous racontais des histoires.

Enfants, tu nous as fait découvrir la marche et l'amour de la montagne. Tu as pris soin de t'occuper de nos études.

Adolescents, tu nous as transmis des valeurs fortes : le sens du travail, le respect, l'intégrité, l'honnêteté, l'humilité, l'amour d'autrui, l'espérance, la valeur des liens familiaux et le sens de la transmission.

Jeunes adultes, tu as accueilli nos conjoints et conjointes, faisant à chacun d'eux une place dans ton cœur.

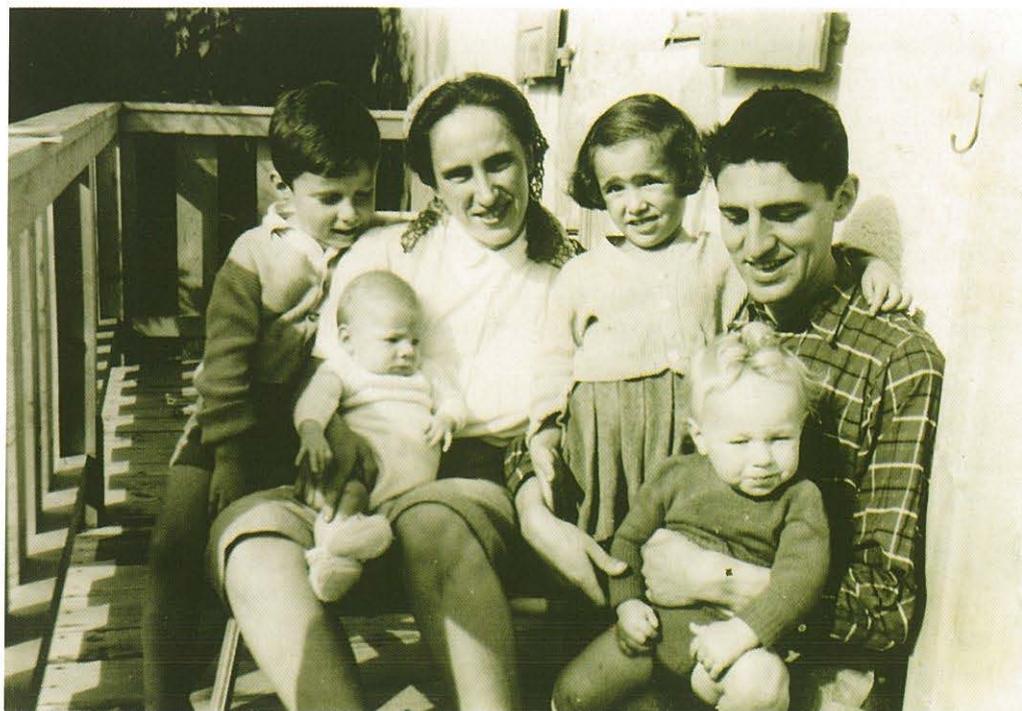
Lorsque nous sommes à notre tour devenus parents, tu t'émerveillais à chacune des naissances de tes treize petits-enfants, et l'une de tes dernières joies fut l'arrivée de ton arrière-petite-fille, Elina.

Mais surtout, tu as partagé soixante ans de ta vie avec ta femme, Claude, notre chère mère.

Tu reconnaissais combien tu lui devais dans la construction de ta vie et tu savais lui montrer combien tu l'aimais.

Papa, mes frères et moi, nous rendons un dernier hommage à l'homme de cœur, de connaissance, de foi et d'espérance que tu as été.

Ta fille Anne



Bernard, son épouse Claude et leur quatre enfants, sur le balcon de leur chalet, à Saint-Gervais en 1951.

Gilles Dorival
Fils de Bernard

Le temps des souvenirs vient de s'imposer à nous. Il faut nous y faire.

Saint-Gervais. Nous habitons chez nos amis Bauer aux Pratz. J'ai 3 ans. Mes parents sont partis très tôt pour le Mont-Joly, un de leurs sommets préférés. Tout à coup, c'est l'affolement aux Mélèzes. J'ai disparu. La gendarmerie est avertie. On drague le ruisseau. Rien. Jusqu'au moment où une dame me ramène chez les gendarmes. Elle m'a croisé tandis qu'elle faisait ses courses. Elle a trouvé bizarre qu'un petit garçon marche d'un pas décidé en direction de la montagne pour aller chercher sa maman. Anne-Marie Bauer me gave de bonbons. Mes parents en sont quittes pour une peur rétrospective.

Orcin. Anne et moi, 3 et 4 ans, courons sur la route qui mène au Gollet et qui est encore un chemin étroit tout juste goudronné. Notre père joue à nous poursuivre. Il finit par nous rattraper et nous prend dans ses bras. Nous rions, nous rions, et nous retournons en riant au chalet Chantebise.

Le Gollet. Nous visitons La Régence. Le balcon est fait de planches disjointes. On m'interdit d'y aller. Mes parents décident d'acheter la maison. Nous sommes en 1949. Mon grand-père est venu pour la première fois à Saint-Gervais en 1904, mon père en 1920.

Paris. Nous jouons au train espagnol. Papa s'assied par terre, les jambes écartées. Nous, les quatre enfants, sommes assis devant lui par ordre d'âge, nous aussi les jambes écartées. Il nous tient dans ses bras et le train se met en marche. Le train et nous, penchons d'un côté, puis de l'autre, doucement pour commencer, puis de plus en plus vite, jusqu'à finir par verser par terre dans un grand éclat de rire.

Rue Notre-Dame-des-Champs. Papa travaille à son bureau. Nos jeux l'empêchent de se concentrer. Il nous demande de faire moins de bruit. Nous ne l'écoutons pas. Il crie. Nous nous réfugions dans une chambre, où nous nous concertons et désignons un volontaire pour aller négocier : bien sûr, c'est le plus petit d'entre nous. D'un pas tranquille, Jérôme va se camper devant notre père et lui dit de sa voix grave : « Papa, tu es encore en colère ? ». Mais comment pourrait-il l'être encore devant ce petit bonhomme si sûr de son coup ?

Le Mont d'Arbois en hiver. Nous skions vers le Bettex par la piste rouge, qui, je crois, a changé de nom aujourd'hui. Maman et les quatre enfants vont vite. Papa est à la traîne, raide et emprunté sur ses skis, il faut bien le dire. Nous arrivons en bas. Un de mes frères, Pascal ou Jérôme, je ne sais plus, prend le ton sentencieux qu'on est capable d'avoir à sept ou huit ans et dit à notre père : « Mon pauvre Papa, je savais que tu skiais mal, mais à ce point là ! ». La vérité sortant de la bouche des enfants, Papa renonce à skier à partir de ce jour-là.

Beaucoup plus tard, rue Samson. Sarah a un an. Michèle et moi l'avons confiée à son grand-père. Quand nous rentrons, il lui donne à manger une banane écrasée avec du sucre. Elle a eu faim plus tôt que prévu. Nous le blaguons : « Pour quelqu'un qui ne sait pas faire la cuisine, tu t'en tires bien ! ». Il nous répond qu'il ne sait pas faire la cuisine pour lui, mais qu'il a toujours de grandes compétences quand il s'agit de ses petits-enfants.

Quelques années après, au Gollet. Pour les endormir, je raconte à Sarah et à Clément les histoires du chamois Martin, qui habite sur le versant du Miage et qui vient me voir la nuit quand tout le monde dort. Ils voudraient bien le rencontrer, mais évidemment cela n'est pas possible. Ils n'aiment pas trop cette impossibilité. Ils me font comprendre qu'à tout prendre ils préfèrent les histoires de Jean de la Lune et de la fée Carabosse que leur raconte leur grand-père. Je renonce au chamois Martin pour quelque temps.

Tout récemment. Je lui téléphone à l'hôpital. Il me parle de mes enfants, qui sont venus le voir séparément. Il me parle d'eux en disant : « Mon adorable Sarah, mon adorable Clément ». Pour lui, tous ses petits-enfants et son arrière-petite-fille sont adorables, en toutes circonstances. Ce fut ma dernière conversation avec lui.

C'est à Saint-Gervais qu'il était vraiment heureux avec sa famille et ses amis, les Bauer, ses cousins, les Maillon, et tous les habitants du pays qu'il connaissait pour certains depuis son enfance. C'est là qu'il a choisi d'être enterré. Quelques semaines avant sa mort, ma sœur était venue le rechercher pour faire la route avec Maman. Il était installé sur la terrasse. Ma sœur s'impatientait un peu pour partir. Il lui a seulement dit : « Laisse-moi regarder encore le Mont-Blanc, c'est la dernière fois que je le vois ».

Quelques jours après sa mort, Olivier Nizery, ami d'enfance, notre voisin à Saint-Gervais, et qui considérait Papa comme un deuxième père, m'a dit : « Mon père, quand il parlait du tien, disait : "Bernard est un homme délicieux" ».

Un homme rare et délicieux, que j'ai eu le bonheur d'avoir comme père.

Ce texte a été rédigé par Pascal Dorival alors qu'il avait 9 ans et demi et était en classe de septième.

Le 14 janvier 1959

Le portrait de mon père

Mon père est grand, a une tête allongée, un teint brun, une grande bouche souriante, des yeux clairs, un regard sombre, un grand nez légèrement crochu, des cheveux noirs, d'un noir très foncé où déjà quelques mèches blanches apparaissent.

Très coléreux : un jour, Papa ne trouvait pas un livre, il se mit tellement en colère que nous courûmes nous réfugier dans la salle de bains, et nous nous y enfermâmes à clef.

Très travailleur, il travaille toujours en tenant un mouchoir entre les dents, soit qu'il écrive un livre ou prépare un cours ou une conférence.

Il a beaucoup de bonté : il est toujours prêt à vous sourire ou à vous donner un renseignement. L'autre jour, je demandais à Papa : « Est-ce que je mets six phrases par colonne pour mon exercice de vocabulaire ou deux par colonne ? » Il me dit deux par colonne.

Humble : ne se mettant jamais à l'avant des autres. Disant qu'il fait tout mal.

Nous aimant beaucoup ; chaque matin je cours me réfugier dans son lit avant de m'habiller. Ne se couchant jamais sans nous embrasser. Quand il le peut, il me conduit à l'école en voiture. Ce matin, comme il allait faire son cours au collège, il m'a conduit en voiture. Quand il y a une exposition, il ne demande pas mieux que d'aller avec nous la voir.

S'inquiétant facilement : quand on part en train à la montagne sans lui, il veut quand nous sommes arrivés que nous lui envoyions un télégramme.

Un très bon père.

Jérôme Dorival
Fils de Bernard

Bernard Dorival, mon père.

Tu l'es encore, pour l'éternité.

Pourtant, que de conversations interrompues, de questions sans réponse, de pensées que je ne peux plus te confier ! Ton absence m'a d'abord été douleur, comme à tous ceux qui t'aimaient.

Aujourd'hui, je pense autrement. Que ce soit seulement dans ma tête ou n'importe où ailleurs : tu es toujours là, tu m'écoutes et me parles, tu veilles sur moi et ma famille. Seulement ta mort m'a révélé des choses que j'ignorais, ou que je n'avais pas à l'esprit : que l'esprit souffle, que l'amour transporte hors de soi, et que cela donne le goût aux choses du monde. Tu disais, avec Jean de la Croix :

« Maintenant que mon heure est proche, que la croix de l'éternité m'invite à franchir le mur, ce que j'ai cru, je le croirai plus fort au pas de la mort.

C'est vers un Amour que je marche en m'en allant. »

Ce n'est pas un message de désespoir. La vie — ce moment où l'esprit est dans le monde, se modèle et prend forme — est ici, mais aussi ailleurs, et cela est joyeux quand on aime et qu'on est aimé, quand on est enthousiaste et passionné.

Tu m'as donné cette vie, et si c'est moi qui l'ai construite, tu étais là pour m'accompagner avec Maman, sans penser à ma place ni m'empêcher de la vivre. Ces moments si heureux de notre enfance, à Paris ou Saint-Gervais, où tu nous ouvrais les yeux sur la beauté du monde (sans chercher à nous cacher sa laideur), je les vis maintenant avec ma femme, mes enfants, mes amis, mes élèves. Cette grande question du monde que tu déchiffrais dans la peinture, je la pose à l'art que j'ai choisi, la musique. Enfance heureuse, malgré mes maladies, où vous me laissiez le droit de rêver, si essentiel pour moi : vous saviez que, malgré les apparences, ce n'est pas du temps perdu. Mes enfants bien aimés, Estelle, Louise, Basile, Valère et Adèle ont eu un merveilleux grand-père et continuent à voir leur « Mamine », toujours écoutés, et la

petite Adèle, malgré ses deux ans, pose des questions devant ta photo. Ta présence existe entre nous, et c'est un grand bonheur.

Je découvre certains de tes écrits, et il me semble alors que nous poursuivons ces conversations que nous aimions. Les chemins parcourus en montagne, les peintures regardées, les livres que j'écris et dont tu me demandais des nouvelles jusque dans ton lit d'hôpital, les histoires lues aux enfants, les musiques dans lesquelles je me plonge : tu es présent et nous nous aimons toujours.

Novembre 2004

Morceaux interprétés à la clarinette
par Jérôme Dorival, fils de Bernard

A l'église de Saint-Nicolas-de-Véroce

Georg Philip Telemann, *Sixième fantaisie pour flûte*

Georg Philip Telemann, *Dixième fantaisie pour violon (Largo)*

Au cimetière de Saint-Gervais-les-Bains

Wolfgang Amadeus Mozart, *Concerto pour clarinette (Adagio)*

Laurent Fraisse
L'aîné des petits-enfants de Bernard

Papi, Bernard,

Papi, nous sommes tous là. Tous réunis ensemble pour te dire combien nous sommes bouleversés par ta mort. Pour te dire combien nous t'aimons. Pour te dire combien tu nous donnes envie de vivre. Tous tes petits-enfants sont ici pour un dernier au revoir.

Quand je venais déjeuner ou dîner rue Notre-Dame-des-Champs, tu me disais souvent : « Alors, tu l'aimes encore ton vieux grand-père ? » Car face au temps qui passe, face aux années qui usent, ta raison d'être, ta joie de vivre, c'était de voir tes petits-enfants. Eh bien, Papi, sache que tes petits-enfants étaient avec toi, aux cotés de Claude et de tes enfants, lors de cette dernière semaine si pénible à l'hôpital de Thiais.

Maintenant tu reposes en paix. Alors avant de te dire adieu, je voudrais évoquer quelques souvenirs pour dire quelle chance j'ai eu, quelle chance nous avons eu de t'avoir comme grand-père.

Tu étais un grand-père affectueux. Un grand-père câlin. De cette affection essentielle qui vous accompagne sur votre route quels que soient votre âge et vos choix de vie. Je me souviens des matins à Saint-Gervais ou à Soulaire où, petits, mon frère et moi, nous nous précipitions dans votre lit et nous blottissions entre Claude et toi.

Grand-Père, tu étais aussi un formidable conteur d'histoires. Des exploits de Guillaume Tell à la chanson de Roland, en passant par les aventures de Jean de la Lune, sans oublier les sales tours de la méchante fée Carabosse, tes récits nous captivaient. Je me souviens de cette année, je ne sais plus combien de temps cela a duré, pendant laquelle tu m'as raconté patiemment et passionnément l'histoire de France, de Vercingétorix à la Révolution française. Papi, encore, raconte-nous encore une histoire.

Certes, ce n'est pas toi, Grand-Père, qui m'a appris à skier, encore moins jouer au football ou au tennis, autant d'activités que tu jugeais sans grand intérêt. Mais tu nous as donné le goût de la marche et des balades en montagne à Saint-Gervais. Je me souviens lorsque, enfant, je m'agrippais à

ta main pour gravir les derniers mètres du sommet du Mont-Joux, par une belle journée d'été.

Puis, les années passant, nous avons découvert que notre grand-père n'était pas seulement un homme affectueux, mais un homme passionné d'arts et nourri d'histoire. Un grand-père brillant et intelligent. Mais pas de cette intelligence qui vous écrase ou qui vous rabaisse. Non, mais d'une culture classique et humaniste qui vous entraîne et éveille chez vous la curiosité. Cette intelligence et cette culture, c'est le souvenir d'un grand-père que l'on observe de loin, alors qu'il est plongé dans ses livres ou attablé pour écrire dans son petit grenier-pensoir à Saint-Gervais. C'est aussi le souvenir d'un grand-père tapotant des doigts et chantonnant sur *Don Giovanni*, *Carmen* ou *La vie parisienne*. C'est encore la fascination et l'émerveillement devant ce grand-père qui parle couramment latin et qui récite de temps en temps des alexandrins à la fin des repas. C'est enfin ce grand-père qui vous fait découvrir Géricault, les impressionnistes, Degas, Toulouse-Lautrec, Cézanne, Matisse, les Delaunay, et tant d'autres. Comment ne pas être impressionné et fier, lorsque, commentant un tableau avec éloquence et



*Bernard et une partie de sa famille au château de Cheverny, en 1984,
pour les 40 ans de mariage de Bernard et Claude.*

enthousiasme, votre grand-père provoque un mini-atteupement autour de lui. Non, Mesdames, ce n'est pas une visite guidée de l'exposition.

Enfin, Grand-Père, je voulais aussi te dire que tu étais beau. Tu étais un beau grand-père, malgré tes rides, malgré tes tremblements, malgré tes difficultés pour te lever et pour marcher. Tu avais de l'allure avec tes cheveux blancs mal coiffés en brosse.

Papi, nous savons combien tu aimais Mamine. Combien sans elle ta vie n'aurait pas eu de sens. Vous formiez un beau couple qui avait su, par amour, transcender vos différences d'âge et de tempérament.

Papi, votre couple a été important et accueillant pour vos petits-enfants. Car, jeunes adultes, il faisait bon vivre quelques temps chez vous, rue Notre-Dame-des-Champs, avant de voler de ses propres ailes. Antonin, Camille, Aurélien et Aloïs le diront mieux que moi. Tous mes amis qui ont vécu dans le studio, Sabine, Stéphane, se souviennent de votre générosité, de votre gentillesse lors de leur séjour.

Papi, je sais que tu dois t'inquiéter d'avoir laissé seule Mamine ici bas. Mais rassure-toi, elle tient le coup, elle est bien entourée, elle est bien choyée par ses enfants, par ses petits-enfants.

Je suis certain que maintenant tu dois être bien là-haut. Tu as dû retrouver les amis que tu avais perdus. Tu nous regardes sans doute avec sagesse et tendresse. Papi, sois heureux au royaume des cieux, mais sache que tu auras toujours une place sur cette terre dans nos pensées et dans nos cœurs.

Au revoir, Papi, adieu.



La famille Dorival réunie à Carry-le-Rouet, en 1994, pour les 50 ans de mariage de Bernard et Claude.

Témoignage d'un catéchumène

Bernard Dumont

*Chercheur de l'Institut national de la recherche agronomique
à la retraite*

En hommage à Monsieur Bernard Dorival *Témoignage d'un catéchumène des années 60*

C'est vers le milieu des années 1960 que j'ai fait la connaissance de Monsieur Dorival, au cours de ma démarche de catéchumène.

J'atteignais la quarantaine. J'étais marié depuis une dizaine d'années et père de deux filles. J'avais une position professionnelle stable comme chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique, où j'avais été recruté après des études supérieures d'agriculture et de biologie.

Pour les statistiques, j'étais sans doute classable comme « catholique », puisque j'avais été baptisé (à l'âge de deux mois), et que je m'étais marié religieusement en l'église Notre-Dame-des-Champs — pour respecter la tradition et surtout pour faire plaisir à ma fiancée. Mais en fait, j'étais un mécréant qui n'avait reçu aucune formation religieuse. Ma famille n'y était pas fondamentalement hostile, mais elle ne m'y avait pas pour autant encouragé. Et de mon côté, je n'avais pas manifesté d'élan particulier jusque là, ni durant l'enfance ni au cours de l'adolescence. C'est finalement mon épouse — profondément croyante — qui m'a incité, patiemment, à entamer cette démarche.

J'ai reçu alors de l'Eglise une aide précieuse, grâce à une structure d'accueil où, à côté des prêtres, intervenaient des partenaires laïcs, chargés d'accompagner individuellement les catéchumènes et de leur faire connaître le Christ.

Pour ma progression dans la Foi, ainsi que pour mon éducation et mon instruction des faits religieux, Monsieur Dorival eut ainsi, à partir de l'analyse des textes du Nouveau Testament, la responsabilité de me faire approcher la personnalité de Jésus, de me faire comprendre quelle était sa mission et de m'enseigner la nature de son message, sa signification et sa portée.

Peut-être n'ai-je pas été un sujet facile pour Monsieur Dorival, compte tenu du profil que j'ai indiqué pour me présenter, d'autant que, par nature, j'ai un esprit critique très développé, que mon activité professionnelle a constamment entretenu.

Monsieur Dorival ne m'a jamais fait part ni des difficultés ni des problèmes qu'il a dû rencontrer avec moi. Au contraire, il m'a toujours accueilli avec la plus grande gentillesse et une sincère bonhomie. Ce que je peux dire, c'est qu'il a surmonté les difficultés de cette démarche et qu'il a pleinement réussi dans son entreprise.

Ma rencontre avec lui a été essentielle pour ma progression dans la Foi et pour ma formation religieuse. Il a été pour moi à la fois un guide et un compagnon de route, un professeur (et quel professeur !), une référence et un exemple. C'est un bienfait du Ciel qui m'a été donné et dont je rends volontiers grâce.

En évoquant aujourd'hui le souvenir de mes rencontres avec Monsieur Dorival, je ne sais pourquoi, c'est la figure de Zachée qui m'est apparue d'emblée à l'esprit.

Et, avec cette diction si précise qui le caractérisait, j'entends encore mon maître me présenter « Zachée perché sur son sycomore pour voir Jésus »...

A partir de l'Évangile de Luc, Monsieur Dorival reprenait l'épisode, le situant dans son contexte et donnant tous les détails et toutes les précisions nécessaires pour bien percevoir le sens profond de la scène. Pourquoi et comment pouvait être jugé par les uns et par les autres ce publicain, collecteur d'impôts ?... « Il faut que j'aie demeure chez toi », précise Jésus à Zachée. Comment comprendre ce « il faut » — retrouvé par ailleurs plusieurs fois dans Luc —, sinon par l'évocation d'un salut offert ?...

Notre rencontre avait lieu à Paris, au domicile de Monsieur Dorival, mais ce jour-là, par la pensée, nous étions ailleurs. L'évocation était si précise, si vivante, les attendus et les commentaires si présents et si pertinents, que l'on s'imaginait être à Jéricho, parmi la foule. Nous étions témoins de l'événement. Je voyais Zachée, j'entendais Jésus.

C'est par de nombreux entretiens que j'ai, peu à peu, appris à connaître les différents aspects de la personnalité du Christ, le sens de sa mission et la nature de son enseignement.

A la fin de chacun de nos entretiens, Monsieur Dorival me proposait d'étudier un nouveau passage qui serait à l'ordre du jour de notre prochaine rencontre. Je m'y appliquais, chez moi, en m'aidant des indications fournies par les notes et en consultant des ouvrages généraux. Mais je dois bien avouer combien il est difficile d'étudier seul ce genre de textes, dont le sens profond et la richesse de l'enseignement n'apparaissent bien, finalement, que si on est en mesure de les resituer dans un vaste contexte multifactoriel (historique, religieux, sociologique...) que, bien entendu, je ne maîtrisais pas.

Aussi était-ce avec un réel plaisir que je retrouvais Monsieur Dorival à la séance de travail suivante, car je savais que, à chaque fois, j'allais progresser.

Je dois avouer qu'il m'impressionnait beaucoup, non pas seulement par les différences qui nous séparaient en éducation, en position sociale et même, un peu, en âge. Il m'impressionnait par sa culture, sa puissance d'analyse des situations et des comportements, et par sa finesse d'expression.

J'étais impressionné. J'étais et je suis encore très admiratif.

Progressivement, ma formation religieuse, sous ses différents aspects, se développait. Je participais aussi à des réunions avec les autres catéchumènes, à des enseignements faits par des prêtres sur la liturgie, et nous étions conviés, en groupe, aux grandes cérémonies de l'année.

Un jour est venu où l'on considéra que je pouvais avoir part au Corps et au Sang du Christ, et en comprendre la signification : « Vous ferez cela en mémoire de moi ».

Ce fut, pour moi, la « première » communion.

Ce jour-là, Monsieur Dorival était à mes côtés, m'accompagnant d'une présence attentive et affectueuse, comme un père qui soutient son fils, par le regard et par la prière, dans un moment essentiel de son existence.

Plusieurs mois après, j'ai eu la chance de rencontrer à nouveau Monsieur Dorival, au cours des vacances d'été que nous passions l'un et l'autre en Haute-Savoie, et il me proposa de l'accompagner dans une randonnée qu'il envisageait de faire, en moyenne montagne, dans la vallée de Chamonix.

Nous avons ainsi cheminé au flanc du massif du Mont-Blanc, depuis la Mer de glace, à la hauteur du Montenvers, jusqu'à une des stations du

téléphérique de l'Aiguille du Midi, en descendant la vallée de l'Arve. Notre sentier de randonnée se situait entre 1800 et 2000 mètres d'altitude, et nous nous trouvions pratiquement entre ciel et terre, surplombant les habitations du fond de la vallée (notamment la ville de Chamonix), et en même temps dominés par les pointes des nombreuses aiguilles et par les sommets d'un des plus grands massifs montagneux. Il semblait que le Ciel était à notre portée... Le panorama était grandiose, et le contact avec la nature impressionnant.

Au cours de notre promenade — qui dura toute une journée —, nous avons, naturellement, beaucoup échangé de propos, sur des thèmes parfois futiles, mais aussi sur des sujets importants. Pouvions-nous trouver un lieu plus approprié pour réfléchir sérieusement sur l'origine et la destinée de l'homme, et sur le projet que Dieu a pour son peuple ?

Cette randonnée alpestre, quarante-cinq ans après, est toujours fortement inscrite dans ma mémoire.

Elle a valeur de symbole.

Placer cette promenade en épilogue du catéchuménat était, de la part de Monsieur Dorival, une attention délicate.

Merci. Merci pour tout, Monsieur Dorival.

30 septembre 2004

Textes lus à l'église Notre-Dame-des-Champs, Paris 6^e, lors de la messe dite en l'honneur de Bernard Dorival, le 10 janvier 2004

Texte extrait des Pensées de Blaise Pascal
Lu par Pascal Dorival, fils de Bernard.

L'AN DE GRACE 1654

Lundi 23 novembre jour de saint Clément pape et martyr et autres au martyrologe. Veille de saint Chrysogone martyr et autres. Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demie.

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
non des Philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment, Joie, Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

Ton Dieu sera mon Dieu.

Oubli du monde et de tout hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu.

Joie, Joie, Joie, pleurs de Joie.

Je m'en suis séparé. _____

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

Mon Dieu, me quitterez-vous ? _____

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai

Dieu et celui que tu as envoyé J. C.

Jésus-Christ _____

Jésus-Christ _____

Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé ! _____

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Renonciation totale et douce.

Lettre de saint Jean de la Croix
Lue par Jérôme Dorival, fils de Bernard.

Ce qui se passera de l'autre côté, quand tout pour moi sera basculé dans l'éternité,

je ne le sais pas.

Je crois, je crois seulement, qu'un grand amour m'attend.

Je sais qu'alors pauvre et dépouillé, je laisserai Dieu peser le poids de croire.

Mais, ne pensez pas que je désespère, non, je crois qu'un grand amour m'attend.

Maintenant que mon heure est proche, que la croix de l'éternité m'invite à franchir le mur,

ce que j'ai cru, je le croirai plus fort au pas de la mort.

C'est vers un Amour que je marche en m'en allant.

C'est vers son Amour que je tends les bras.

C'est dans la vie que je descends doucement.

Si je meurs, ne pleurez pas.

C'est un Amour qui me prend paisiblement.

Si j'ai peur, et pourquoi pas ?

Rappelez-moi souvent, simplement,
qu'un Amour, un Amour m'attend.

Mon rédempteur va m'ouvrir la porte de la joie de sa lumière.

Oui, Père, voici que je viens vers Vous comme un enfant,
je viens me jeter dans votre Amour.

Votre Amour qui m'attend.

Psaume 21 (22)

*Psaume lu et traduit du texte grec de la Bible des Septante par Gilles
Dorival, fils de Bernard.*

- 1 Pour la fin. Au sujet de la protection matinale. Psaume. A David.
- 2 Dieu, mon Dieu, prête-moi attention. Pourquoi m'as-tu
[abandonné ?
Loin de mon salut, les paroles de mes faux pas.
- 3 Mon Dieu, je crierai de jour vers toi, et tu ne m'écouteras pas,
Et de nuit, et ce n'est pas folie pour moi.
- 4 Mais toi parmi les saints tu résides, la louange d'Israël.
- 5 En toi ont mis leur espoir nos pères,
Ils ont mis leur espoir et tu les as délivrés.
- 6 Vers toi ils ont crié et ils ont été sauvés,
En toi ils ont mis leur espoir et ils n'ont pas subi de honte.
- 7 Mais moi je suis un ver, et pas un homme,
Un opprobre pour l'homme et un rien pour le peuple.
- 8 Tous ceux qui me regardaient m'ont ri au nez,
Ils ont parlé avec leurs lèvres, ils ont hoché la tête:
- 9 « Il a mis son espoir en Seigneur, qu'il le délivre;
Qu'il le sauve, puisqu'il le veut, lui. »
- 10 Car toi tu es celui qui m'a retiré hors du ventre;
Mon espoir depuis les mamelles de ma mère.
- 11 Vers toi j'ai été projeté hors de la matrice,
Depuis les entrailles de ma mère tu es mon Dieu, toi.
- 12 Ne t'écarte pas loin de moi, car l'oppression est proche,
Car il n'y a personne qui vienne au secours.
- 13 Ont fait cercle autour de moi des taurillons en nombre,
Des taureaux gras m'ont entouré.

- 14 Ils ont ouvert contre moi leur gueule
Comme le lion qui saisit et rugit.
- 15 Comme de l'eau je me suis répandu,
Et se sont dispersés tous mes os.
Mon cœur est devenu comme une cire fondante au milieu de mes
[entrailles.
- 16 Ma force comme un tesson s'est desséchée,
Et ma langue s'est collée à mon palais,
Et vers la poussière de mort tu m'as fait descendre.
- 17 Car m'ont encerclé des chiens en nombre,
Un rassemblement de malfaisants m'ont entouré,
Ils ont troué mes mains et pieds.
- 18 Ils ont dénombré tous mes os.
Mais eux m'ont observé et surveillé.
- 19 Ils ont partagé mes vêtements entre eux
Et pour ma vêtue ils ont jeté le sort.
- 20 Mais toi, Seigneur, n'éloigne pas mon secours,
A ma protection, prête attention.
- 21 Délivre du glaive mon âme
Et de la patte du chien ma monogène.
- 22 Sauve-moi de la gueule du lion
Et des cornes des unicornes mon humiliation.
- 23 J'expliquerai ton nom à mes frères,
Au milieu de l'assemblée je t'adresserai un hymne :
- 24 « Vous qui craignez le Seigneur, louez-le,
Vous, toute la semence de Jacob, glorifiez-le,
Qu'ils le craignent, toute la semence d'Israël.

- 25 Car il n'a pas tenu pour rien et il ne s'est pas indigné contre la
[demande du miséreux
Et il n'a pas détourné sa face loin de moi
Et, lorsque j'ai crié vers lui, il m'a écouté.
- 26 De toi ma louange dans la grande assemblée,
En retour je donnerai mes prières devant ceux qui le craignent.
- 27 Les pauvres mangeront et seront rassasiés,
Et ceux qui le recherchent loueront Seigneur.
Leurs cœurs vivront pour l'éternité de l'éternité.
- 28 Tous les confins de la terre feront mémoire et se retourneront vers
[Seigneur
Et toutes les lignées paternelles des nations se prosterneront
[devant lui.
- 29 Car au Seigneur est la royauté
Et lui est le maître des nations.
- 30 Tous les gras de la terre ont mangé et se sont prosternés,
Devant lui tomberont tous ceux qui descendent vers la terre,
Et mon âme pour lui vit.
- 31 Et ma semence sera son esclave.
La génération qui vient sera annoncée au Seigneur,
- 32 Et ils annonceront sa justice
Au peuple qui sera enfanté, qu'a fait le Seigneur. »

Evangile de Jésus Christ selon saint Luc

Le troisième jour après la mort de Jésus,
deux disciples faisaient route
vers un village appelé Emmaüs,
à deux heures de marche de Jérusalem,
et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé.

Or, tandis qu'ils parlaient et discutaient,
Jésus lui-même s'approcha,
et il marchait avec eux.
Mais leurs yeux étaient aveuglés,
et ils ne le reconnaissaient pas.

Jésus leur dit :

« De quoi causiez-vous donc, tout en marchant ? »

Alors ils s'arrêtèrent, tout tristes.

L'un des deux, nommé Cléophas, répondit :

« Tu es bien le seul
de tous ceux qui étaient à Jérusalem
à ignorer les événements de ces jours-ci. »

Il leur dit :

« Quels événements ? »

Ils lui répondirent :

« Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth :
cet homme était un prophète
puissant par ses actes et ses paroles
devant Dieu et devant tout le peuple.
Les chefs des prêtres et nos dirigeants l'ont livré,
ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié.
Et nous qui espérions qu'il serait le libérateur d'Israël !
Avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe
depuis que c'est arrivé.

A vrai dire, nous avons été bouleversés
par quelques femmes de notre groupe.
Elles sont allées au tombeau de très bonne heure,
et elles n'ont pas trouvé son corps ;
elles sont même venues nous dire

qu'elles avaient eu une apparition :
des anges, qui disaient qu'il est vivant.
Quelques-uns de nos compagnons
sont allés au tombeau,
et ils ont trouvé les choses
comme les femmes l'avaient dit ;
mais lui, ils ne l'ont pas vu. »
Il leur dit alors :
« Vous n'avez donc pas compris !
Comme votre cœur est lent à croire
tout ce qu'ont dit les prophètes !
Ne fallait-il pas que le Messie
souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? »
Et, en partant de Moïse et de tous les prophètes,
il leur expliqua, dans toute l'Écriture,
ce qui le concernait.

Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient,
Jésus fit semblant d'aller plus loin.
Mais ils s'efforcèrent de le retenir :
« Reste avec nous :
le soir approche et déjà le jour baisse. »
Il entra donc pour rester avec eux.
Quand il fut à table avec eux,
il prit le pain,
dit la bénédiction,
le rompit
et le leur donna.
Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent,
mais il disparut à leurs regards.
Alors ils se dirent l'un à l'autre :
« Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous,
tandis qu'il nous parlait sur la route,
et qu'il nous faisait comprendre les Écritures ? »

A l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem.
Ils trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons,
qui leur dirent :

« C'est vrai !
le Seigneur est ressuscité :
il est apparu à Simon-Pierre. »
A leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route,
et comment ils l'avaient reconnu
quand il avait rompu le pain.

Homélie
Par le Père Guy Lafon

Ici même, aujourd'hui, nous pourrions transformer notre assemblée en une amicale et fervente conversation. Tels les deux disciples sur le chemin, nous évoquerions, nous aussi, « les uns aux autres tout ce qui est arrivé » à chacun pour avoir eu le bonheur de rencontrer Bernard Dorival.

Si nous pouvions composer un tableau de tous nos propos, celui-ci aurait, à n'en pas douter, la force de chaleur et de raison réunies que notre ami admirait et qu'il savait nous communiquer — avec quel talent ! avec quelle passion ! — quand il écrivait et parlait des « grands génies » qui « ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus, non des yeux mais des esprits ». « C'est assez », nous dirait-il lui-même avec les mots du penseur et du croyant qui l'inspira tout au long de sa vie.

Mais si Bernard Dorival était au milieu de nous, il nous détournerait d'oublier que lui-même suivait son maître jusqu'où il se retrouvait avec lui, confondu dans la foule des fidèles, dans le mystère. N'hésitons donc pas à l'entendre nous adresser à chacun, avec le ton de voix que nous aimions parce qu'il nous attaquait et en même temps nous enveloppait, la question par laquelle Jésus lui-même aborde tous ceux qui sont encore sur la route : « Quelles sont ces paroles que vous échangeiez en marchant ? »

Que notre tristesse ne nous empêche pas de marcher ! Surtout, qu'elle ne ferme pas nos oreilles au reproche affectueux par lequel Jésus nous relève et qu'il confie aux croyants, pour qu'ils le transmettent à tous, et particulièrement à l'heure où nous sommes tentés par le désespoir : « O cœurs insensés et lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les prophètes !

N'est-ce point là ce que devait souffrir le Christ pour entrer dans sa gloire ? » Et si nous devons, malgré tout, en rester à notre incrédulité, parce que vraiment nous ne pouvons pas aller plus loin, alors, bien loin de nous juger par une sentence qui nous condamnerait, Bernard commenterait sans doute, à l'intention de chacun de nous, les paroles de Jésus par la Pensée qu'il avait tant de fois méditée : « Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

Car Bernard, notre ami, le croyant, comme beaucoup d'autres qui sont ici, savait que son Sauveur, son Dieu et notre Dieu à tous, peut paraître « aller plus loin » que là où nous sommes, comme l'énigmatique compagnon des Pèlerins d'Emmaüs. En vérité, il s'arrête toujours à l'auberge de notre propre cœur. Aussi pouvons-nous lui dire, sans risque de n'être pas entendus : « Reste avec nous, car le soir vient et déjà le jour baisse ».

Peut-être sommes-nous plus sensibles, ce matin, à l'humanité de cette requête. En effet, nous savons que l'époux, le père, le grand-père, l'ami que nous pleurons, s'il est allé plus loin que nous, ne nous a pas quittés véritablement. Il demeure non seulement dans notre souvenir, mais en nous, au plus secret, là où nous l'avons aimé. Que cette présence continuée de lui-même soit pour nous, pour parler encore comme Pascal, une figure ! Qu'elle nous laisse pressentir à tous que près de nous, en nous-mêmes, se tient, vivant à jamais, comme un hôte, Celui qui déclarait à son disciple : « Je te suis plus ami que tel et tel... »

Que nos yeux s'ouvrent ou qu'ils restent clos, qu'importe, en un sens, puisque même quand notre regard s'éclaire, nous reconnaissons qu'Il « a disparu » de devant nous. Du moins, tous, nous pouvons prolonger entre nous notre conversation, en nous disant les uns aux autres : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous ouvrait les Ecritures ? »

Prière universelle

*Composée par Claude Dorival, épouse de Bernard, et lue par le Docteur
Louis Bertagna, médecin et ami de Bernard.*

Prions avec Bernard, aujourd'hui délivré de toute maladie, et rendons grâce, avec lui, au Seigneur, pour sa belle vie, pour l'Amour dont il a été entouré depuis sa naissance jusqu'à son passage dans la Vie Nouvelle, où il connaît une joie sans limite.

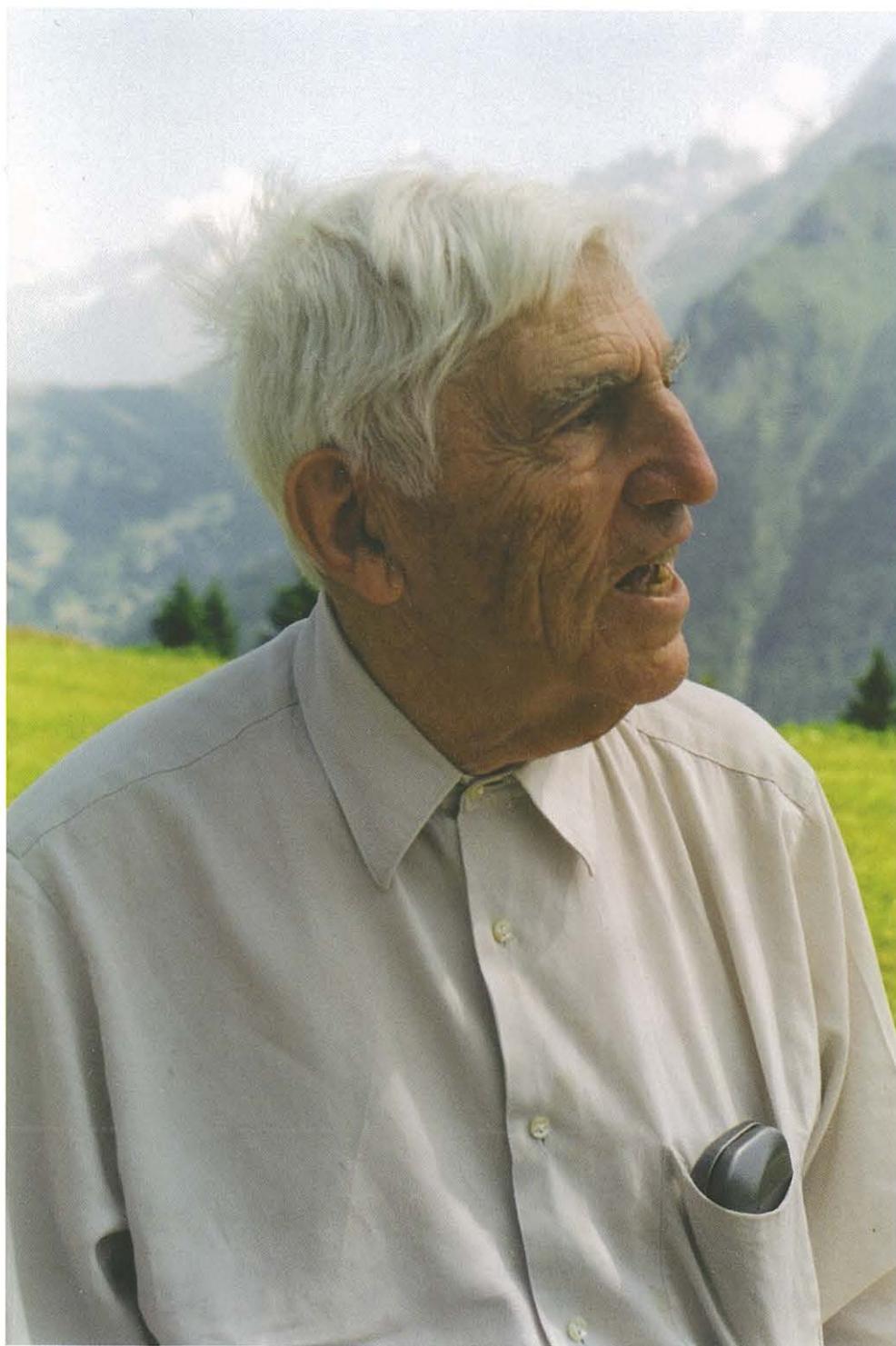
Prions avec Bernard, pour tous ceux qui sont dans la peine, Claude, sa femme, ses enfants, ses petits-enfants, son arrière-petite-fille, toute sa famille, ses amis, ses élèves, et tout le monde des artistes qu'il aimait tant.

Prions avec Bernard, pour tous les Oubliés de la vie : les personnes seules, celles dans la misère matérielle, morale, physique, celles qui vivent le mépris, la violence, la guerre, le désespoir. Nous avons sûrement quelque chose à faire pour elles.

Prions avec Bernard, pour les chrétiens de toutes confessions, et tous les hommes et les femmes de bonne volonté. Qu'ils conservent ou découvrent l'Espérance.

Morceau interprété à la clarinette
par Jérôme Dorival, fils de Bernard

Georg Philip Telemann, *Septième fantaisie (Largo)*



Bernard à Saint-Gervais, été 2002.